

ÉCRITURE

Les aventures épistolaires d'un écrivain public

Chroniques parues
dans la revue « *Quelles nouvelles* »
de l'AREQ

Par Jean-Paul Richer

Saint-Eustache
2003-2016

TABLE DES MATIÈRES

Des chroniques

| | |
|---|-----------|
| Préface | 5 |
| 1. Mon silence a écouté sa douleur | 7 |
| Le lendemain d'un drame familial | |
| 2. Une clientèle lourde et la saveur du succès | 8 |
| Le mi-temps pédagogique, une nouvelle expérience | |
| 3. J'ai l'ai fait pour toi | 10 |
| Le plus beau cadeau de ma carrière | |
| 4. Une aventure unique | 12 |
| L'expérience d'un Écrivain public | |
| 5. À votre tour de | 13 |
| Lettre d'amour à une octogénaire | |
| ♦♦♦♦ | |
| 6. Écrire à tout vent | 15 |
| D'un jeune enfant de 10 ans à sa maman | |
| 7. À mon ange... pour demain | 17 |
| D'une adolescente esseulée à son bébé de six mois | |
| 8. Un cœur m'a parlé sans mots | 19 |
| Une résidente aphasique à son amie en France | |
| 9. Un cœur prisonnier | 20 |
| Un homme atteint « <i>Parkinson</i> » à son épouse chérie | |
| 10. Des mots pour apaiser | 22 |
| Mots d'encouragement à un homme en déprime | |
| ♦♦♦♦ | |
| 11. Sur un air de romance | 23 |
| Un jeune bûcheron à sa chère ébéniste | |
| 12. Mon fils m'a quittée | 25 |
| D'une mère à ses enfants : suicide de leur frère | |
| 13. Là-haut, ne m'oublie pas | 26 |
| D'une cartomancienne à sa sœur décédée récemment | |
| 14. Des roses rouges pour mademoiselle | 28 |
| De la part d'un valentin audacieux | |
| 15. Comme le roc vif qui défie le temps | 29 |
| La fête d'une dame de 90 ans | |
| ♦♦♦♦ | |

| | |
|--|-----------|
| 16. Souvenirs lointains et cri du cœur | 31 |
| L'héritage affectif d'une mère à ses trois enfants | |
| 17. Des frissons annonciateurs | 32 |
| Une conjointe enceinte à son nouveau compagnon | |
| 18. Un hymne à la vie | 33 |
| Une demande de deux sœurs jumelles | |
| 19. Des mains tendues vers un cœur meurtri | 35 |
| Une mère et sa fille de 12 ans en institution | |
| 20. Une naissance, un nouveau départ | 36 |
| Une mère à son fils... d'une deuxième union | |

◆◆◆◆

| | |
|--|-----------|
| 21. Des mots à l'honneur | 38 |
| Compte-rendu d'une soirée | |
| 22. Tendresse fraternelle et cris du cœur | 40 |
| Une dame âgée à son frère en déprime | |
| 23. Le cri déchirant d'une jeune mère | 41 |
| Une demande au tribunal de la jeunesse | |
| 24. L'amour à travers les barreaux | 43 |
| Une demoiselle désespérée... à son ami en prison | |
| 25. Ces mots, nutriments de l'âme | 45 |
| Lettre d'amour à une jeune étudiante en théâtre | |

◆◆◆◆

| | |
|--|-----------|
| 26. Une animatrice et son conférencier | 46 |
| À la suite d'une démonstration | |
| 27. Un amour filial défiant la distance | 48 |
| Un fils à sa mère âgée et vénérée | |
| 28. Une admiration indéfectible | 49 |
| Une épouse à son mari, en couple depuis 40 ans | |
| 29. Une étincelle salvatrice | 50 |
| Une réceptionniste à une amie précieuse | |
| 30. Ça fait si longtemps | 52 |
| D'une mère... suite à un appel de sa fille... | |

◆◆◆◆

| | |
|--|-----------|
| 31. Une ultime tentative de réconciliation | 54 |
| D'une mère... à sa fille longtemps sans nouvelles | |
| 32. Une intervenante exceptionnelle | 56 |
| Une intervenante quitte pour un congé de maternité | |
| 33. Une artiste-peintre en émoi | 57 |
| À l'occasion de leur 30e anniversaire de mariage | |

| | |
|--|-----------|
| 34. Une double portion d'amour | 58 |
| Une jeune femme enceinte à son jeune ami | |
| 35. Les mots, ces semences de guérison | 60 |
| Une fille à sa mère hospitalisée | |
| ♦♦♦♦ | |
| 36. La douce euphorie d'un jovialiste | 62 |
| Un homme ... et une lettre pour lui-même | |
| 37. Ses yeux me parlaient | 63 |
| Une patiente handicapée... à sa grand-mère | |
| 38. Loin là-bas, une rencontre inattendue | 64 |
| Une jeune épouse à son beau Français | |
| 39. Ça existe encore... la reconnaissance ? | 66 |
| Une jeune fille reconnaissante à sa mère adorée | |
| 40. La brise de l'amitié sans le poids du temps | 68 |
| Un cœur de 90 ans à son amie mécène | |
| ♦♦♦♦ | |
| 41. La comédienne et le maître d'œuvre | 70 |
| Une comédienne admirative de son maître en théâtre | |
| 42. Une réconfortante parenthèse de mercis | 72 |
| Un client reconnaissant du Resto Pop | |
| ♦♦♦♦ | |

Appendices

| | |
|--|-----------|
| A - La correspondance entre chroniques et lettres | 74 |
| ➤ À partir des lettres numérotées de 1 à 164, v. 1 | |
| ➤ À partir des lettres numérotées de 165 à 190, v. 2 | |
| B - Les mises en situation; la cueillette des données | 76 |



PRÉFACE

*Quand un arbre tombe, on l'entend ;
quand la forêt pousse, pas un bruit.*

Proverbe africain

Il y a de cela bien longtemps, une personne exceptionnelle, une rassembleuse invétérée, m'a contacté. M^{me} Blandine Delisle, de regrettée mémoire, me débita lentement un joli et irrésistible baratin. Elle allait se lancer, me dit-elle, dans une folle aventure, soit la création pure et simple de la revue « *Quelles nouvelles ?* », pour le secteur *Seigneurie-des-Mille-Îles*.

Et c'est ainsi que Blandine, à la recherche de collaborateurs, m'a alors convaincu d'y créer un court récit de mon cru. Impossible de lui répondre par la négative, surtout pour un jeune retraité de l'enseignement et membre actif de l'AREQ.

Depuis, le temps, en rapides foulées, a donc filé, laissant à la traîne 42 chroniques dûment publiées. Ce sont, comme disent les génériques de certains films, « *des faits vécus* », « *des histoires vraies* ».

Au début, j'étais vraiment pris au dépourvu. Mes trois premières élucubrations ont alors porté sur mon vécu d'enseignant alors que je venais tout juste de vivre une expérience unique au mi-temps pédagogique. Ces deux années passées auprès d'une clientèle lourde et négligée logent dans mes souvenirs les plus vivants, les plus gratifiants.

Puis un jour, j'ai été frappé par une pensée glanée dans un essai :

La poésie est un engagement à aller vers l'autre.

Jean-Pierre Simon

En y réfléchissant sérieusement, c'est précisément ce que je faisais en tant qu'Écrivain public. Je venais de découvrir un filon inépuisable. Dans le cadre d'événements festifs, je rencontrais des gens de toutes les classes de la société. Je les questionnais pour établir une symbiose avec leurs émotions afin de mieux traduire en mots leur besoin de communiquer avec des êtres chers, ou souvent de recevoir un peu de baume sur leurs douleurs physiques et morales... D'une adolescente aux prises avec des peines d'amour impitoyables à une surprenante nonagénaire ayant connu toutes les misères du monde, j'épousais les inévitables aléas inhérents à la nature humaine.

J'ai rédigé, en 18 ans, d'abord dans le brouhaha d'une fête aux résonnances médiévales, le *Festival de la galette de Saint-Eustache*, 164 lettres sur demande, sur place, puis pendant l'enrichissante *semaine de la*

francophonie, au sympathique Resto Pop de Sainte-Thérèse, 126 autres lettres. Et c'est à partir de 42 de ces lettres, judicieusement choisies, que j'ai produit mes chroniques.

Et les personnes qui m'ont approché pour leur prêter quelques mots bien sentis révélaiient des secrets bien enfouis au fond de leur cœur. J'ai répondu aux appels de personnes appartenant à toutes les couches de la société : un ministre, un député, des artisans, des travailleurs, des désespérés, des amoureux, des amis, des retraités, des enfants, des laissés pour compte, des handicapés, des directeurs, des artistes... En fait, des gens formidables au cœur gros comme ça...

J'ai voulu partager avec vous, dans des chroniques de vie respectives, ces instants inoubliables en reconstituant l'atmosphère qui régnait au moment de la création de ces Lettres sur demandes, en vous livrant les réactions inattendues que moi-même je ressentais quand **je leur relisais** ces mots étalés sur **deux pages manuscrites**. Eux-mêmes laissaient libre cours à leurs peines ou à leur joie quand je leur remettais sous enveloppe ces élans du cœur. Des larmes furtives et silencieuses, parfois abondantes, accueillaiient chaleureusement ces lignes tracées en toute spontanéité.

Chaque fois, j'en retirais des enrichissements personnels bien au-delà de ces rencontres fortuites et impromptues... J'ai appris à écouter, à saisir au vol leurs pensées parfois intimes pour transmettre fidèlement leur message. Je me suis efforcé de toujours trouver les mots justes pour façonner les phrases ad hoc décrivant avec intensité leurs vives et personnelles émotions.

jp.richer@videotron.ca

1. Mon silence a écouté sa douleur

Le lendemain d'un drame familial

Chronique no 1, mars 2003

Autrefois, il y a de cela bien longtemps, César, le grand Jules s'entend, remporta une rapide et facile victoire sur Pharnace, roi du Bosphore. Devant un sénat inquiet, il clama illico cette célèbre phrase : « **Veni, vidi, vici** ». Dans une semblable, mais plus modeste foulée, je m'écrie à mon tour : « *J'en ai connu, j'en connais, j'en connaîtrai...* » de ces amants de l'enseignement, de ces héros qui ont tant d'histoires vraies à nous concocter, tant d'anecdotes ravissantes à nous raconter et tant de faits vécus à nous divulguer !

C'est pourquoi, de but en blanc, je me lance sur la ligne de front pour vous faire partager un premier événementiel de mon expérience pédagogique. Ce matin-là, j'étais tout feu tout flamme, prêt à stimuler ces abeilles somnolentes qui attendaient les directives précises du prof pour terminer une étude de texte déjà commencée depuis quelques jours. J'avais presque réussi à faire bourdonner tout ce beau monde quand, soudain, à ma grande surprise, un « *faux bourdon* » semblait bien déterminé à ne rien faire. Mon sang de jeune professeur ne fit qu'un tour ! J'allais fondre sur lui telle une avalanche incontrôlée, incontrôlable. Le reste de la classe n'existait plus. L'heure était grave.

Pourtant, une main mystérieuse me retenait, m'empêchait de laisser libre cours à mon indignation, à ma colère subite. Un écho intérieur, sorte de réflexe éducatif, m'interdisait toute action immédiate. Il fallait me donner le temps de réfléchir avant de poser un geste inconsidéré. Je pris une grande respiration... et je commençai à me demander ce qui n'allait pas chez ce petit blond, assis juste en face de moi, à quelques « nez » de mon regard qui lançait des flammes accusatrices.

Mon cher ami, que je lui dis, tu ne sembles pas dans ton assiette aujourd'hui. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Peu à peu, ma vue s'améliorait et j'apercevais maintenant quelques signes révélateurs d'un drame récent. Des diachylons zébraient cette gentille figure d'adolescent en proie à une révolte intérieure prête à éclater à tout moment, une bombe chargée de puissants **TNT**. Je ravalai ma salive, ma colère, mes gros mots.

Qu'est-ce qui s'est passé ? As-tu eu un accident ?

Et toutes ces vaines questions qui me tambourinaient les tempes... Au même instant, Pierre leva sur moi un lourd regard, un de ces regards chargés d'une intense émotion mal dissimulée et il me débita d'un trait cette ahurissante histoire tout droit sortie du meilleur polar :

Hier, tard dans la nuit, mon frère m'a engueulé, puis m'a bousculé. La bataille a poigné. J'ai riposté avec force et il est allé s'écraser sur la table chambranlante de la cuisine, fracassant tout sur son passage. Il s'est alors saisi d'un objet à portée de main et l'a lancé de toutes ses forces. J'ai juste eu le temps de me baisser et la chose est allée se planter en plein dans la porte. C'était un couteau !!!

Puis il me raconta qu'une masse sombre était apparue dans le cadrage de la porte de chambre. C'était son père... qui n'était pas encore dégrisé de la dernière cuite, fonçant sur la première personne qui avait abouti dans son champ de vision. Il avait donc saisi Pierre encore sous le choc, l'avait soulevé de terre et expédié à travers la fenêtre de la cuisine. La victime gisait par terre, sur le gazon, presque inerte, ne sachant trop quelle tornade l'avait ainsi propulsé.

J'étais abasourdi, ne sachant plus quoi dire ni quoi faire. Je risquai quelques mots pour apaiser la douleur contenue sous chacune des phrases qui sortaient de sa bouche à flots saccadés.

Bon ben, mon Pierre, pour aujourd'hui pose la tête sur ton bureau, repose-toi. Demain, tu essaieras de te reprendre...

C'était peu, c'était rien... et c'était tout ce que je pouvais lui dire pour le moment devant une classe insensible par ignorance du drame que vivait leur compagnon. Et ce soir-là, je me regardai dans le miroir et compris que je venais de vivre quelque chose de grand : j'avais su écouter la profonde douleur qui déchirait Pierre, j'avais su me taire au bon moment...



2. Une clientèle lourde et la saveur du succès

Le mi-temps pédagogique, une nouvelle

Chronique no 2, septembre 2003

Les sournois frissons de l'ennui paralysaient encore les squelettiques arbres d'un hiver trop long. Le printemps tardait à lancer ses rayons bienfaisants en cette nature figée, sclérosée par de trop rudes mois de glace et de neige.

Pourtant, ce matin-là, il me fallait réveiller et stimuler mes ouailles du « *Mi-temps pédagogique* », nouvelle expérience conçue pour une clientèle lourde, mais théoriquement récupérable. Plus l'année avançait, plus cette

courageuse équipe de profs était convaincue qu'elle était sur le point d'accomplir l'irréalisable, qu'elle était sur le point d'atteindre ses objectifs du début de l'année.

Il faut le dire, certains sceptiques allaient être confondus. Oui ! Nous étions sur le point de voir surgir au grand jour « *la promesse des fleurs* », comme l'aurait dit autrefois notre vieux Malherbe ; nous étions sur le point de cueillir les fruits du succès avec une clientèle qui n'en avait guère goûté la saveur depuis fort longtemps.

Car, voyez-vous, cette idée du Mi-temps avait germé dans la tête de deux hurluberlus de l'enseignement : Jean-Paul Rochon (de regrettée mémoire) alors responsable de l'éducation physique à la Polyvalente Deux-Montagnes et Louison (sic) Dubé, professeur d'anglais à ce même campus.

Cette « *sélecte clientèle* » avait fait vivre l'enfer aux profs de l'école Arthur-Sauvé du temps. La motivation de ces étudiants du secondaire III était encore en hiver, soit à -20 °C... Ces jeunes loups, pourtant voraces et intransigeants, ne pouvaient plus ingurgiter la moindre nourriture intellectuelle et inadaptée, même mâchée et remâchée par des professeurs encore trop « *dépendants du système* » des inévitables examens de fin d'année, des indomptables critères de sélection académique...

Trop, c'était trop ! Les insuccès accumulés comme autant de médailles du non-mérite, l'incompréhension quotidienne ourdie contre eux comme autant de flèches empoisonnées, ainsi que la prolifération de problèmes familiaux indicibles vécus depuis leur tendre enfance, les avaient cloués, ces chers ados, au banc des accusés irrécupérables.

Il va sans dire qu'ils réagissaient vigoureusement et en faisaient payer le prix à ceux qui les affrontaient volontairement ou involontairement... Ainsi, ce n'était pas des crayons à la mine brisée qu'ils jetaient par la fenêtre de leur classe, ni de fragiles avions de fabrication artisanale confectionnés à partir de leur dernière composition ratée, mais bien des objets un peu plus huppés. Et j'allais même ajouter qu'ils faisaient figure de proue en ce temps-là.

Du jamais vu, quoi ! Parfois donc, ils s'attaquaient à quelques insipides manuels du temps gorgés d'un savoir d'une autre dimension, d'un autre monde que le leur. Du virtuel sans le terme ! D'autres fois, des dictionnaires vieillissants et presque dénaturés (puisque certaines pages osées en avaient été retirées par les vierges offensées) effectuaient, sur la cour asphaltée de l'école, un crash sinistre, tels ces gros bombardiers de la Deuxième Guerre mondiale abattus en territoire ennemi. Vers la fin de l'année, des têtes de Turc poussèrent l'audace jusqu'à s'en prendre au mobilier. Ces chaises tirées par la fenêtre ? Vous n'y pensez pas ! Des bureaux peut-être, tant qu'à faire ? Oui !

Le grand tribunal de l'inquisition éducative allait donc trancher, allait donc brûler ces dossiers dérangeants sur l'impitoyable bûcher des indésirables. Ces exclus n'avaient plus leur place dans notre beau monde de l'éducation. Ils seraient donc expulsés comme autant de bêtes errantes dans les rues du non-savoir, de l'ignorance, de la délinquance.

Et c'est à ce moment-là que Jean-Paul et Louison soumièrent leur projet de récupération d'êtres émotionnellement fragiles et en plein dérapage. En gros, les éducateurs choisis devaient mettre l'accent sur l'académique durant les cours de l'avant-midi.

Puis en après-midi, ces étudiants rébarbatifs pouvaient s'adonner à leurs sports favoris. Ou, si l'occasion s'y prêtait, des visites industrielles judicieusement planifiées venaient leur faire connaître le monde du travail auquel ils étaient susceptibles d'appartenir dans un avenir rapproché.

Mais j'allais aussi connaître deux années des plus enrichissantes sur le plan humain, deux années que je ne suis pas prêt d'oublier, deux années que j'ai définitivement classées dans la précieuse colonne des bilans positifs.



3. Je l'ai fait pour toi !

Le plus beau cadeau de ma carrière

Chronique No 3, mars 2004

Lors de la parution de notre précieuse revue « *Quelles nouvelles* », en décembre 2000, j'ai laissé échapper un drôle de mot, quelque chose comme « *suite...* » ; j'en ai même rajouté en m'adressant presque pompeusement à « *mes fidèles lecteurs...* » Et me voilà acculé au mur de la promesse. « *Alea jacta est.* » J'allume donc mon « *ordinateur mental* », je clique sur le bouton « **Mi-temps** ».

En un éclair, me voilà plongé en pleine « *mémoire morte* » à l'affût de détails ayant marqué ma carrière d'enseignant. Et puisque Freud affuble notre tendre enfance d'un « *déterminisme* » irréversible, affirmant que tout se joue dès nos premiers vagissements... et même avant répètent ses fidèles élèves, grands psys d'aujourd'hui, je me suis dit : « *Et si c'était vrai pour nos premiers tâtonnements dans l'enseignement.* » Car, voyez-vous, mon expérience du Mi-temps appartient au passé... d'il y a plus de trente ans, alors que j'en étais encore à mes débuts...

Si je me souviens bien de cette époque-là, nous étions vraiment, élèves et profs du Mi-temps, les reclus de l'enseignement, à l'intérieur de cette immense boîte à surprises dite polyvalente. Le Mi-temps : c'était un beau projet à réaliser... mais dans des conditions impossibles. Aujourd'hui, nos

jeunes confrères turlutent pourtant la même chanson. Seuls les mots ont changé ; on leur a cependant ajouté un traumatisant appendice : « *restriction budgétaire* » !

Nous formions donc une famille dysfonctionnelle composée de deux classes quotidiennement dispersées aux quatre points cardinaux, dans des locaux vraiment inadéquats pour un enseignement le moins académique. Le premier local avait candidement été baptisé « l'aquarium » à cause de ses deux seules fenêtres donnant directement sur le corridor menant à la cafétéria et où circulait allègrement, à toute heure du jour, une bruyante et fidèle clientèle.

Nous avions aussi droit à un deuxième local servant d'amphithéâtre aux profs d'éducation physique, et autour duquel gravitaient des salles de judo, de hockey intérieur, de poids et haltères, etc. La paix : jamais ! Parfois nous avions accès, aussi incroyable que cela puisse paraître, au cockpit de l'auditorium.

Enfin, nous pouvions utiliser une petite mais véritable classe au fin fond de l'I.A.T., défunte Initiation Au Travail, victime l'année suivante d'un violent incendie.

C'était donc un printemps tardif où l'hiver n'en finissait plus de nous taquiner avec ses neiges folles, ses tempêtes inattendues. Ce jour-là, l'heure des mises à jour des travaux quotidiens, en vue du dernier bulletin, était à l'honneur. Mes grands ados s'acharnaient à peaufiner... qui des exercices de grammaire, qui des recherches de « *perles littéraires* », qui des compréhensions de texte.

Je goûtais alors, avec une certaine et abusive sérénité, cette accalmie. De longs et déchirants soupirs mêlés aux incessants froissements des pages tournées traduisaient à leur façon les louables efforts de cette clientèle bigarrée et quelque peu allergique à l'écrit de toutes les couleurs.

Mon regard attendri et paternel survolait distraitemment ces têtes dangereusement penchées sur leur « *volumineux cahier* ». Car j'exploitais, depuis quelque temps, un principe plutôt simple à première vue : « *Conservation pour utilisation future* » ! Résultat : un imposant document de référence pour d'éventuelles études, un document totalement élaboré par chacun au prix d'efforts parfois quasi héroïques.

Soudain, mon regard s'arrêta sur l'occupant du premier bureau de la première rangée, à mon extrême droite. Depuis un bon moment, Maurice à la chevelure toujours hirsute et au comportement parfois bisarroïde triturait son cahier dans tous les sens, le regardait, le déplaçait, en tournait les pages, le soupesait, l'évaluait. Puis il semblait tomber dans une profonde léthargie

comme happé par un rêve étrange... Après un court laps de temps, le manège reprenait.

Quelque chose m'intriguait dans cette valse inusitée, m'empêchait d'intervenir au nom de l'efficacité. Je ravalai mon impitoyable et sempiternel prêchi-prêcha de la non-perte de temps. Aujourd'hui, je bénis le dieu de la patience de m'avoir imposé la loi du silence... encore une fois. J'allais recevoir le plus beau cadeau de ma carrière. Une sorte de douce bruine de gratifications était sur le point de m'envelopper comme autant de vivifiants pétales tombés du ciel.

Maurice se leva soudain, comme mû par un ressort invisible, tenant fermement son « *gros cahier* » tel un présent. Il s'avancait presque solennellement vers moi. Son regard brillant de sincérité plongea dans mes yeux inquiets, et de sa bouche s'écoulèrent de suaves paroles qui résonnent encore aujourd'hui en mes oreilles abasourdies :

Jean-Paul, j'peux pas croire que j'ai fini tous ces travaux-là moi-même.

Il fit une pause. J'étais subjugué. Son silence me paralysait. Maurice respira profondément et laissa échapper en toute spontanéité et candeur ces mots gorgés de sens :

Ben ! J'pense que tout ça, j'l'ai fait pour toi !»



4. Une aventure unique

L'expérience d'un Écrivain public

Chronique no 4, septembre 2004

Un jour, un charmant et dévoué confrère de l'enseignement m'accoste. Son air sérieux et imperturbable me jette immédiatement sur la défensive. La stressante phrase clef « *J'aurais quelque chose à te demander...* » provoque en mon esprit inquiet d'incessants martèlements de NON ! Mais comment refuser un service à ce grand bénévole du Moulin Légaré de Saint-Eustache ? Monsieur Fernand Samoïsette me demande alors de ressusciter, dans le cadre du Festival de la Galette, un très ancien métier, celui d'Écrivain public. « *Aux saveurs de la Galette, aux saveurs du terroir, il faut ajouter les saveurs des mots...* » qu'il me répète avec insistance.

Aujourd'hui, je l'en remercie sincèrement puisqu'il m'a permis de vivre une aventure unique, valorisante, authentique. Depuis six ans, je ne saurais manquer ce rendez-vous de la mi-septembre. J'ai rédigé à la main, en direct, plus de 120 lettres sur demande de deux pages chacune.

À ma grande surprise, j'ai décelé un grand besoin de ce médium qui semblait en voie de disparition. Loin d'être obsolète, le métier d'Écrivain public trouve toute sa signification dans notre monde de cellulaire, de communication exsangue où les cris du cœur se perdent dans les interférences électroniques, où les déchirures de l'âme n'ont pas le temps de s'exprimer...

Dans le brouhaha d'une fête aux couleurs médiévales, j'ai appris à écouter, à comprendre les idées et les pensées de l'autre, à trouver les mots justes pour façonner les phrases, à vivre intensément des émotions multiples, à donner corps et vie à une lettre sur demande. J'aime, en ces instants privilégiés, troquer mes habits du quotidien pour ceux de la Nouvelle-France devant ce moulin de **1762**... et qui est encore fonctionnel quelque **242** ans plus tard.

Avec une ferveur sans cesse renouvelée, j'aime écrire pour ceux qui ne lisent pas, pour ceux qui sont trop occupés, pour ceux qui ne prennent pas le temps, pour ceux qui souffrent en leur âme, pour ceux qui sont disparus, pour ceux qui viennent de naître, pour ceux qui aiment la vie, pour ceux qui veulent dire les choses autrement...

À cette dame octogénaire qui m'avouait n'avoir jamais reçu de lettre d'amour, j'ai répondu à sa demande ; à ce jeune garçon de première année dont le regard était pétillant de courage, de volonté et de tendresse, j'ai traduit ses mots d'amour et de soutien pour sa mère monoparentale ; pour cette jeune adolescente esseulée qui tenait en ses mains affectueuses son joli minois d'à peine un an, j'ai transposé ses élans du cœur pour une lecture future...

Chers lecteurs, chères lectrices, je m'impose le dictat du point final pour ne pas abuser de l'espace qui m'est alloué en notre court bulletin. Et si vous avez l'occasion d'écrire pour les autres, pour beaucoup d'autres, n'hésitez pas. Vous ne sauriez croire quel besoin bienfaisant vous allez combler. C'est une aventure unique.



5. À votre tour de...

Lettre d'amour à une octogénaire.

Chronique no 5, février 2005

Ce matin-là, je me sentais chargé d'une importante mission : dépoussiérer un très vieux métier relevant d'une ancienne tradition humaine et culturelle. Avec stylets, plus de 4 000 ans avant Jésus-Christ, des êtres doués d'intelligence allaient s'acharner à ciseler sur pierre des signes

hiératiques révélant l'existence de choses sacrées. Puis vinrent les burins, les plumes d'oie et l'encre, les stylos, les dactylos... et les logiciels.

Aujourd'hui, dans un monde aux techniques de communication écrite sans cesse en évolution, un besoin criant se dessine : le recours à des scribes avec compétences rédactionnelles comme dans l'Égypte ancienne...

Imprégné de ce regain d'histoire, mon mandat était clair : celui d'être à l'écoute de tous ceux et celles qui, au plus profond d'eux-mêmes, désiraient laisser chanter leur cœur. J'ignorais que des gens de tous âges et de toutes conditions allaient réquisitionner les élans de ma plume. En un court instant, je revêtais les amples et rustiques vêtements d'un « **Écrivain public** » des débuts de la colonie. J'allais être un artiste de l'écriture spontanée. Toute une commande à remplir, veuillez me croire !

Bien campé sur une chaise d'un autre siècle aux assises incertaines, crayons et feuilles alignées sur un très ancien bureau d'écolier à la surface rugueuse et revêche, je buvais à pleine gorgée les rayons d'un soleil éclatant, rayons qui me frappaient de plein fouet, rayons qui stimulaient mes neurones fébriles et inquiets. À l'arrière, j'entendais le murmure incessant des chutes du Vieux Moulin Légaré, murmure qui allait être porteur de mots, de phrases, d'inspiration.

J'étais conscient que, sur chacune des lettres rédigées, je me devais d'apposer le sceau d'une réalisation originale, parfois poétique, souvent émotionnelle, toujours humoristique. Avec un certain recul, avec quelque nostalgie, j'ai le goût de partager avec vous aujourd'hui au moins une rencontre inoubliable.

L'heure du dîner n'était plus qu'un souvenir, car je n'avais pas eu le temps de me sustenter tellement les demandes se multipliaient. C'est alors qu'une charmante octogénaire se présente à moi, un sourire un peu triste accroché à ses lèvres. Des cheveux soigneusement relevés imprimaient à sa physionomie un air de noblesse. Une robe aux couleurs pastel révélait toute la douceur d'âme d'une grande dame. Sans hésitation, elle plongea son regard dans le mien, m'intimidant dangereusement.

Mon cher Monsieur, je vois que vous rédigez des lettres sur demande et sur toutes sortes de sujets. Quant à moi, j'aurais une demande bien spéciale à vous faire.

J'étais sidéré. Avec mon peu d'expérience dans le rôle que je jouais, il ne fallait surtout pas que je cède à l'inévitable appréhension d'une page blanche si souvent cauchemardesque, peu importe la commande... Elle enchaîna d'un trait :

Vous savez, de toute ma vie, je n'ai jamais reçu une lettre d'amour. Pourriez-vous m'en écrire une ?

Je restai pantois. Mais il me fallait réagir rapidement. Je ne pouvais que satisfaire sur le champ ce désir fort légitime. N'étais-je pas là pour apporter un peu de baume aux âmes esseulées, pour jeter quelques semences de joie dans des cœurs assoiffés, pour psalmodier des mots chargés de tendresse ? « *J'aime beaucoup votre idée. Elle me touche. Voilà pourquoi c'est à votre tour de vous laisser... écrire des mots d'amour* » que je lui répondis pour me donner un peu de contenance.

Pour cette chère Huguette, j'ai donc trouvé des mots, aligné des phrases, avec une émotion mal dissimulée, afin de lui parler de sa grande sensibilité, de son ardent désir de connaître l'amitié et de son légitime besoin d'aimer et d'être aimée. Je lui ai laissé entendre qu'il n'y avait pas d'âge pour recevoir de l'amour. Je lui ai alors souhaité plein de joies et de petits bonheurs quotidiens qui font toujours du bien aux âmes bien nées capables de les capter.

Je garde de ce contact inattendu un souvenir que le temps ne saurait effacer, un souvenir qui est à lui seul un véritable ressourcement.



6. Écrire à tout vent

D'un jeune enfant de 10 ans à sa maman.

Chronique no 6, novembre 2005

Au moment où je vous écris, l'automne s'affaire déjà à brasser le magnifique érable qui, telle une aquarelle aux couleurs vives et lumineuses, couvre en son entier la fenêtre de mon bureau. De riches couleurs virevoltent en cadence, frémissent un instant et s'étalent sur un gazon endormi et frissonnant. Et j'ai choisi cet instant de douce nostalgie pour vous reparler de mes expériences d'écriture.

Quand tu acceptes de vivre dans la peau d'un Écrivain public, comme je le fais depuis quelques années, il est étonnant de constater la très grande diversité des demandes qui vous arrivent de tout bord, de tout côté, un peu comme ces tornades imprévisibles qui vous tombent dessus. Vous êtes alors au service de l'autre par le lien épistolaire et vous touchez par le fait même aux êtres qui appartiennent à toutes les couches de la société.

Les uns manquent de temps, les autres veulent dire les choses autrement. Dans tous les cas, écrire pour un public, c'est un simple geste qui couche sur papier les instantanés du cœur, ses cris les plus imperceptibles.

Ce jour-là, il était près de 15 heures. Autour de mon kiosque, la circulation s'intensifiait. Une sorte de dernier sprint s'emparait d'une foule bigarrée, curieuse, emportée par le rythme d'une incessante musique folklorique que crachaient tant bien que mal des haut-parleurs dissimulés ici et là.

Les amants de la foire s'arrêtaient pour faire provision d'un pain frais du jour fait à partir de la farine du Moulin Légaré. D'autres s'attardaient près d'une artiste aux doigts de fée qui manipulaient avec aisance sa terre glaise d'où jaillissait peu à peu une poterie aux lignes finement arrondies.

Je connaissais un court moment de répit... et je rêvassais. Soudain, une voix, une toute petite voix m'interpelle. Il était là, devant moi, du haut de ses 10 ans, les yeux vifs, l'air intelligent, le maintien volontaire.

Monsieur, qu'il me dit, est-ce que vous écrivez aussi pour les enfants ?

La demande était directe, franche, précise. Du tac au tac, je lui lançai alors un « *bien sûr* » enjoué, étonné. Je sentais chez lui un désir puissant, blotti au creux de son cœur ; un appel à l'aide pour ficeler en rangs serrés des mots de gratitude.

Moi j'ai une maman que j'aime beaucoup. J'ai aussi un petit frère. Vous savez, maman, elle est seule. Elle travaille ben fort pour nous deux. Et c'est pas toujours facile. Des fois, chu's pas toujours fin et j'lui fais d'la peine. Aujourd'hui j'veux lui écrire une lettre pour lui dire que je l'adore, que je serai toujours à côté d'elle pour l'aider quand ça s'ra trop dur...

Ce condensé d'amour maternel et de souffrances infantiles m'émouvait profondément. Comment répondre à une telle demande ? Comment traduire en peu de mots une charge émotive aussi intense, un vécu où la joie d'exister et la difficulté de vivre se disputent quotidiennement le droit de durer ? Oui sa maman était « *la plus belle du monde* » comme le module la chanson... Dans ses yeux, je lisais sans peine qu'elle était la meilleure des mamans, son héroïne à lui tout seul, sa confidente chérie, son amie précieuse.

Jade, qu'il s'appelait, comme cette roche métamorphique verte, fréquemment utilisée autrefois comme pierre fine... Il a donc écrit à sa mère que la route était bien belle quand elle le tenait par la main, que le soleil était bien plus radieux quand elle l'accompagnait. Quand il cédait à la tristesse, quand la peine l'envahissait, quand ça n'allait pas comme il le voulait, il

suffisait que sa mère dessine sur ses jolies lèvres un tendre sourire pour que toutes ses douleurs s'envolent comme par enchantement.

Ça fait beaucoup de « quand » dans une bouche si mignonne. Notre petit Jade était volubile quand il parlait de sa mère, intarissable. Il m'a demandé avec insistance de lui répéter en grosses majuscules qu'il l'aimait gros, gros, gros et qu'il voulait rester avec elle longtemps pour l'aider, pour l'encourager.

En cette fin d'après-midi, j'avais l'impression d'avaler un élixir de jouvence tant les paroles de Jade me touchaient profondément. Et je regardai longtemps ce jeune enfant se perdre dans la foule, portant précieusement sur son cœur deux feuilles qui allaient dire à sa mère son amour de chérubin !



7. À mon Ange... pour demain

D'une adolescente esseulée à son bébé de six mois.

Chronique no 7, mars 2006

Le brouhaha d'une fête populaire s'amenuisait. Tel un nuage gorgé de luminosité, les éclats de rire, les échos de chansons, les échanges de souvenirs s'estompaient peu à peu avec le soleil bas à l'horizon. Comme chaque année, j'avais été assailli par des demandes diversifiées, inattendues...

Lentement, avec quelque nostalgie, je rapaillais mes crayons, mes notes éparses, les dernières lettres écrites avec une émotion partagée et une empathie réciproque. Après deux journées intenses d'écriture, des visages étonnés et des réflexions surprenantes basculaient dans le monde des souvenirs. Et je rêvassais... à tous ces valorisants contacts avec l'âme humaine et ses joies, et ses tristesses. Mon esprit toujours aux aguets s'apaisait peu à peu. J'avais répondu une fois encore à la demande de mots apaisants, capables d'exprimer avec chaleur les émotions enfouies au fond des cœurs.

Depuis quelques moments, j'avais noté le va-et-vient d'une adolescente poussant délicatement un landau dans lequel s'ébattait une vie. Sur son visage, des reflets de mélancolie balayaient parfois une joie pourtant bien palpable. J'étais intrigué, ne saisissant pas bien cette lutte quasi imperceptible. Parfois j'attrapais au passage un regard furtif en ma direction. Je tentai une mimique accommodante, une réponse au non-verbal.

Soudain le landau virevolta et fonça résolument vers mon kiosque... sur le point d'être démonté ; les bénévoles de la dernière heure s'affairaient à nettoyer la place.

Monsieur, qu'elle me dit avec détermination, est-il trop tard pour une demande un peu spéciale ?

Je lui répondis par un sourire accueillant et un léger signe de tête. La curiosité me gagnait. De moins en moins de bruit tout autour. Une sorte d'intimité commençait à nous envelopper, à nous séparer des oreilles indiscrètes.

Vous savez, aujourd'hui, à l'occasion de cette fête, j'ai tenu à revenir en ces lieux chéris avec mon trésor de six mois.

Pendant qu'elle déballait d'un seul trait son boniment, j'entendais, comme bruit de fond, un doux babillage, une musique unique, un enchantement divin...

Je voudrais écrire quelques mots à mon poupon, des mots que je lui lirai plus tard, des mots d'hier, des mots de doux souvenirs.

Cette charmante jeune fille, aux yeux pétillants d'une joie profonde et inaltérable, voulait fixer dans le temps présent un bonheur intemporel, celui de se retrouver à Saint-Eustache où naquit sa belle Daphné.

Ç'a été le plus beau jour de ma vie. Ma fille est tout ce que je possède. C'est ma raison de vivre.

Même s'il avait été laissé pour compte, ce cœur aimant n'était plus seul. Chaque réveil était, pour cette très jeune mère, une surprise, un jour pas comme les autres. Dès quelle se penchait sur le berceau de sa fille, d'innocents et charmeurs yeux bleus l'hypnotisaient d'aplomb. Et là comme un jet de lumière, comme une volée de colombes, comme un souffle de vie, son condensé de bonheur lui lançait une pléiade de sourires ineffables.

Et j'ai donc écrit sur demande que même ses cris stridents, que même ses pleurs émouvants finissaient par former en ses oreilles attendries une douce et bienfaisante symphonie. Elle insista pour signaler que sa Daphné changeait quotidiennement.

Et j'ai compris que son Ange se métamorphosait à la cadence des ciux étoilés, qu'il s'embellissait au rythme des soleils levants. J'ai surtout saisi que l'amour indicible de sa tendre mère s'amplifiait au fur et à mesure que les heures s'égrenaient. J'ai senti un grand amour que ne sauraient amoindrir les vicissitudes du temps... Une petite fille de six mois... une adolescente esseulée... une touchante rencontre avec deux bonheurs vivifiants.



8. Un cœur m'a parlé sans mots

Une jeune résidente aphasique à son amie en voyage en France.

Chronique no 8, août 2006

Les rigueurs d'un hiver déjà trop long tombaient doucement en gros flocons ouatés. La douceur enveloppante de ces signes avant-coureurs d'un printemps désiré chassait pour le moment la mélancolie cachée au fond du regard des résidents et résidentes d'un centre de santé...

Les responsables de la franco fête à Sainte-Thérèse m'avait demandé de consacrer quelques heures à l'impressionnant centre Drapeau-Deschambault à titre d'Écrivain public. Je pénétrai avec quelque appréhension en ce milieu où les souffrances les plus diverses se côtoient quotidiennement, où les regards se lancent des non-dits éloquents...

Je passai donc quelques minutes à circuler d'un comptoir à un corridor, d'une salle d'attente à un vaste bureau, recevant coup sur coup d'impersonnelles indications comme autant de flèches à suivre sur un froid parquet. Une fébrile activité agitait ces lieux où s'était donné rendez-vous un monde des plus hétéroclites.

Finalement, à la sortie de ce labyrinthe, un premier contact, une première demande! Une jeune résidente clouée à sa chaise motrice m'attendait dans une cafétéria avec un intérêt palpable, avec des yeux qui laissaient échapper d'imperceptibles cris de détresse.

Sur son accoudoir, un mini-ordinateur était fixé. Je compris à l'instant que cette jeune femme, à la figure jolie mais quasi figée, était atteinte d'aphasie.

Des mots furtifs s'alignèrent soudain sur son écran. Elle voulait écrire à sa grande amie actuellement en France. Il me fallait rapidement récupérer ces termes, leur donner vie tout en captant l'aura d'émotions qui faisaient battre à grand coup ce cœur vibrant, un peu comme l'eau vive d'un torrent qui bout sous une glace cristalline.

Avec une sensibilité à fleur de peau, elle voulait rassurer son amie, lui confier que tout allait bien, qu'elle recevait de bons soins, que les gardes étaient gentilles et attentionnées avec elle.

Tu sais, voulait-elle dire, mon corps me refuse certains services, mais j'ai toujours là, bien enchâssé, un cœur qui palpite.

Mais elle voulait surtout faire savoir à son amie qu'elle éprouvait actuellement un très grand chagrin. Tout en appuyant sur les touches de son clavier, de grosses larmes sillonnaient son visage déjà lourdement marqué par le poids de son incapacité...

À cette amie douée d'une écoute attentive faite de partage et de richesse, à cette amie si loin d'elle physiquement mais si proche dans ses pensées, elle osait confier sa peine incommensurable.

Son copain de tous les jours venait de la quitter pour un autre monde, pour un au-delà libérateur. Il lui fallait « dire » ce grand chagrin qui l'habitait. Elle supplia son amie de lui donner rapidement de ses nouvelles. « *Ce sera pour moi un baume cicatrisant sur mon cœur déchiré. Je t'aime beaucoup et t'embrasse fort, fort, fort...* »

Je recevais ces mots, les fondais dans des phrases... J'avais beaucoup de difficulté à écrire, à traduire autant de souffrances physiques et morales. De temps en temps, je jetais à l'extérieur un coup d'œil pour échapper à l'émotion qui grandissait en mon for intérieur.

La neige tombait toujours mollement apportant dans sa trajectoire silencieuse des éclats de vie. Quand je lui ai relu « sa » lettre, j'ai dû faire appel à de longs silences, à de longues respirations.

Elle pleurait à chaudes larmes, sans retenue. Je pliai délicatement la lettre de peur que la saveur des mots ne s'échappe, que les écritures ne se froissent. Je l'insérai doucement, très doucement dans une enveloppe. Elle s'en saisit promptement, l'appliqua fortement sur sa poitrine comme un trésor longtemps caché dans les replis du temps.

Quand je quittai le centre, profondément bouleversé par ces corps rébarbatifs et ces cœurs battant encore au rythme d'un faible espoir, j'aperçus au loin, au fond d'un interminable corridor, une jeune femme circulant silencieusement... tenant encore fermement contre elle une lettre pour sa chère amie en cette lointaine France.



9. Un cœur prisonnier

Un homme atteint de « Parkinson rigide » à son épouse chérie

Chronique no 9, novembre 2006

Je venais de m'acquitter d'une première tâche fort gratifiante au centre Drapeau-Deschambault. Je me retirai lentement dans une minuscule cafétéria près de l'entrée principale. J'avais besoin d'un temps d'arrêt pour me ressaisir. L'image de la jeune résidente aphasique clouée à sa chaise

motrice avait suscité en moi d'incontrôlables réactions émotives. Pourquoi tant de souffrances concentrées sur un seul être ?

Je jetai un coup d'œil sur mon horaire de l'après-midi. J'avais un autre rendez-vous auprès d'un monsieur alité. Aucune note, aucun indice sur son état. J'empruntai l'escalier, question de reprendre un peu d'assurance dans ma démarche, question de chasser temporairement certaines images qui me harcelaient...

Un homme dans la cinquantaine se profilait à une large fenêtre. Il quitta soudain ses rêveries, fit volte-face et me souhaita à sa façon la bienvenue. Je le fixai, interdit. Ses deux bras, attachés aux accoudoirs de sa chaise mobile, s'agitaient à la cadence de ses douleurs intérieures. La maladie de Parkinson ne leur laissait aucun répit.

Bonjour ! J'avais bien hâte de vous rencontrer. Je veux écrire à ma merveilleuse épouse pour lui redire combien elle est précieuse dans ma vie.

Je l'écoutais silencieusement, lui laissant tout le temps voulu pour qu'il s'exprime. Les mots se bouscullaient, s'entrechoquaient, s'étiraient... Il avait tant d'amour caché au fond de son cœur !

Comme la terre engourdie par un hiver hâtif, son corps avait ralenti. Mais pas son cœur qu'il voulait garder bien collé à ceux de son épouse et de ses deux enfants. Je sentais une vie puissante qui était prisonnière du corps, mais qui réussissait quand même à se libérer par des yeux enflammés.

Il voulait rappeler à son épouse chérie combien il appréciait ses visites attentionnées, combien la solitude perdait son nom à sa vue, combien la lumière s'engouffrait dans sa chambre en sa présence.

Il voulait lui rappeler également combien elle avait toujours été bonne pour lui avant que le destin ne le frappe irrémédiablement, combien sa présence quotidienne dans leur nid d'amour avait toujours été une nourriture impérissable pour son âme, combien son écoute chaleureusement à la fin de ses longues journées de travail avait toujours été partage, poésie et richesse.

J'étais sous le choc. Cet homme m'impressionnait. La souffrance ne l'empêchait pas d'aimer passionnément les êtres chers qui alimentaient ses pensées. Il s'oubliait pour remercier... Pendant la lecture de sa lettre, larmes et agitation me remerciaient d'avoir passé un moment inoubliable avec un homme désireux, malgré un irréversible handicap physique, de verser le trop-plein de son cœur.



10. Des mots pour apaiser

Mots d'encouragement à un homme en déprime.

Chronique n°10, mars 2007

En ce début de mars, j'observe le silence... qui tombe en gros flocons langoureux. Un temps de rêverie. Un temps de souvenirs. Un temps pour plonger à nouveau au sein de mes souvenirs d'Écrivain public.

Ce jour-là, il faisait froid. L'humidité me pénétrait de part en part. Pourtant la fête de la Galette battait son plein. Des bribes de musique me parvenaient comme autant d'éclats de joie. Des rires sonores mêlés aux murmures incessants d'une foule en liesse stimulaient quand même mes neurones au ralenti.

Soudain, planté devant moi, un homme aux regards tristes cherchait des mots pour exprimer une douleur à fleur de peau. Son attitude criait au secours. Cheveux hirsutes, barbe mal taillée et vêtements défraîchis révélaient un profond désarroi. Doucement, une parole tremblante et incertaine anima cette bouche fermée aux exubérances festivières.

Bonjour monsieur ! On m'a dit que vous écrivez sur demande, peu importe le sujet. Je viens à vous, car de ce temps-ci, j'ai besoin d'aide ; je me sens très déprimé.

Ces mots si simples, je le percevais déjà, avaient dû lui demander un bon paquet de courage. Confier un tel état d'âme à un pur étranger n'avait rien d'évident. Ces mots lançaient, à travers leur apparente banalité, des SOS tragiques. Puis un long silence !

Les activités environnantes avaient cessé pour moi. Tout d'un coup ! J'essayais, à travers ces yeux à demi éteints, de saisir toute la portée de sa douleur d'homme désemparé.

Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'écrire quelques mots d'encouragement ?

Et voilà ! Il me fallait rapidement dépasser la simple compassion, toucher cette âme accablée par le mal de vivre et la douleur d'un corps sérieusement atteint dans son intégrité physique. J'avais une mission tout à fait inattendue : répandre le baume des mots sur des plaies vives, un peu comme les rayons du soleil qui tombent dans une eau trouble.

Je m'enquis peu à peu de ses expériences passées, de ses bonheurs comme de ses malheurs, de son pedigree. Je voulais le connaître davantage pour mieux répondre à ses besoins. Et alors, comme une rivière tranquille, il laissa couler les eaux profondes de son vécu.

Dès l'âge de sept ans, il perd sa mère, séjourne en hospice. Au fil des ans, il trime dur sur une terre de cultivateur, puis s'enfoncé dans les mines d'Asbestos. Enfin, pendant une bonne partie de sa vie, il s'adonne au transport international.

Et puis boom ! La retraite ! De travailleur actif, il devient sédentaire obligé, prisonnier de sa maison mobile... Le maniement des outils pour réparer son mastodonte lui manque. Plus de camion à aimer rudement. Plus d'espace pour travailler. Comble de malheur, son épouse vient de subir une lourde épreuve en perdant sa fille bien-aimée.

Tant bien que mal, je lui assure qu'une mauvaise passe débouche sur quelque chose de positif, qu'une mer agitée laisse place au calme serein, que derrière les nuages se cache le soleil. Et lentement, il me quitta avec son petit bonheur !

L'année suivante, à l'occasion des mêmes fêtes, cette âme en peine récidive, une lueur d'insistance dans les yeux. Il veut d'abord me remercier pour mes bons mots de l'an dernier. Quand la lumière du jour se cache dans son pénible quotidien, il relit ma courte lettre. Ça lui fait grand bien.

Aujourd'hui, il a encore besoin de mes humbles services. Cette fois, c'est pour s'adresser à son épouse qui, malgré des genoux qui ne répondent plus à la demande, demeure vaillante et l'aide à vivre presque normalement malgré un diabète aigu. Il insistait pour lui dire que, même sous une carcasse de dur travailleur souvent éloigné du foyer familial, il l'avait toujours aimée, et surtout qu'il l'aimait toujours. Cette lettre, il la voulait comme un immense bouquet de vibrants mercis pour son soutien indéfectible qui, ajoutait-il, l'empêchait parfois de s'enliser dans les sables mouvants du désespoir.

La magie des mots avait joué puisqu'ils étaient, sous la plume d'un écrivain public, porteurs d'un peu de lumière reconfortante dans le quotidien d'un brave homme. Je le regardais s'éloigner, un peu courbé, le pas lourd, les yeux humides, mais le cœur moins angoissé, pressant sur sa poitrine haletante une lettre tressée de fils d'amour pour son exceptionnelle compagne de vie.



11. Sur un air de romance

Un jeune bûcheron à sa chère ébéniste
Chronique n° 11, mai 2007

La planète s'agite et les scientifiques s'alarment. Nous sommes au beau milieu de mai et nous ressentons encore les dernières secousses de l'hiver.

Pourtant, en cette chronique, je veux vous parler de soleil, de joie, d'amour.

Un jeune homme, au regard volontaire, attendait patiemment d'entrer en contact avec moi. De son regard filtrait une douce sérénité. De larges mains, une carrure impressionnante et des mouvements lents et sûrs laissaient deviner une personne habituée aux rudes travaux. En cette fête populaire de la galette au moulin Légaré, il venait de bien loin participer aux jouissances pour le palais et aux surprises artisanales pour les yeux.

Il voulait surtout coucher sur papier l'expression d'un bonheur qui éclatait dans tout son être. Doucement, d'une voix égale dégageant une légère émotivité, il me formula candidement la demande suivante :

Bonjour monsieur ! Sur la pancarte à l'avant de votre bureau, il est écrit que vous rédigez des mots d'amour sur demande. Eh bien ! J'aimerais, en empruntant les mots de votre plume, redire à ma belle et sensible Claude que je l'aime.

Puis il me raconta, comme une belle romance d'amour, le quasi-miracle qui les avait inopinément jetés dans les bras l'un de l'autre. Ces deux personnes vivaient dans le Grand Nord du Curé Labelle, plus précisément à Mont-Laurier. Ils vivaient à proximité sans se connaître, empruntant quotidiennement des chemins parallèles sans se voir.

Un jour par pur hasard, de drôles de circonstances les amènent à Montréal. Pour satisfaire une légitime curiosité, ils foulent les épais tapis du Casino de Montréal, avec quelques amis, chacun de leur côté, en complets inconnus. Ils sont éblouis par cette sorte de monde virtuel où s'agitent des sirènes subjuguées par l'appât du gain...

Au-dessus des harassants vacarmes de machines à sous, Cupidon s'amusait à diriger leurs pas l'un vers l'autre, inévitablement ! Et soudain une flèche est déclenchée. Leurs deux regards venaient de se rencontrer, de se fondre. Aucune maladresse, aucun objet échappé. Un seul regard ! Un seul sourire !

Depuis, ils ne cessent de regarder dans la même direction, vers un avenir rempli de promesses. Notre homme se souvient encore de leurs premiers échanges teintés d'humour. Cette fois-là, sa chère ébéniste lui avait révélé sans ambages : « *Tu sais, j'aime le bois...* » Il éclata d'un franc rire sonore tout en répliquant : « *Oh là là ! Il n'y a pas de problèmes. Je reste dans le bois...* »

Il m'avoua alors que depuis ce temps, la sagesse de son amoureuse, sa grande générosité et son extrême douceur l'enveloppaient et fleurissaient tous les instants de sa nouvelle vie de rêve réalisé...

Il ne tarissait plus d'éloges pour la chère ébéniste de son cœur, pour la chère magicienne de la beauté. En le voyant s'éloigner à travers une foule bigarrée, disparate, hétérogène, je me disais que le mot « *hasard* » n'avait plus la même tonalité à mes oreilles. Seuls existent, en amour, les rendez-vous à la croisée des chemins.



12. Mon fils m'a quittée

D'une mère à ses enfants à propos du suicide de leur frère

Chronique n° 12, août 2007

Les discours et les recherches sur les changements climatiques s'enchaînent à un rythme alarmant. Tsunami qui sème la mort sans limites, tornades qui dévastent des régions entières et déluges qui emportent les maisons comme des fétus de paille ne laissent aucun répit aux dirigeants de ce monde trop occupés à des guerres sournoises et dévastatrices.

Et qu'en est-il maintenant de l'être humain qui souffre en silence recroquevillé sur ses graves problèmes intérieurs? C'est à une telle souffrance que la réalité m'a rejoint au moment où je m'adonnais à ma tâche toujours surprenante d'écrivain public. Depuis mes huit dernières chroniques, vous avez pu, chères lectrices et chers lecteurs, vous rendre compte de la grande diversité des demandes d'écriture. Même si je rédige dans un contexte de fête foraine, l'âme en désarroi se pointe parfois.

Ce matin-là, après avoir fait le tour d'une demande en mariage, d'une déclaration d'amour et de l'anniversaire d'une nonagénaire, une dame aux traits bien marqués, dans la cinquantaine, se présente à mon kiosque. Son regard empreint d'une tristesse profonde ne manquait pas de fermeté. Dans un débit lent, légèrement saccadé, elle me livra son pénible secret.

Une destinée mystérieuse et implacable lui avait ravi un être cher, son fils Pierrot. Il avait choisi une journée de grande tempête pour naviguer vers un horizon inconnu, pour fuir un quotidien qui l'écrasait au point d'entraîner la suffocation de l'âme.

Péniblement, elle m'avoua qu'il n'avait pas trouvé l'accalmie nécessaire pour se ressaisir. Sans avertissement, il a plongé dans le néant espérant retrouver la paix de l'éternité en échappant aux préliminaires du temps...

Rassemblant tout son courage de mère affligée, elle me demanda, par le truchement des mots, de partager avec ses trois autres enfants cette douleur incommensurable qui touchait les fibres les plus profondes de son âme éplorée.

Mes chers fils, nous allons tâcher de nous remémorer les souvenirs les plus agréables que nous avons vécus avec Pierrot.

Ma plume ne m'appartenait plus. Je n'avais qu'à retranscrire ces épanchements que seul un courage exceptionnel de mère pouvait laisser filtrer. Pour elle et ses fils, ces instants deviendraient autant de fleurs apaisantes qu'ils allaient piquer dans leur vie bouleversée. Peu à peu, ce bouquet aux mille saveurs d'antan, ils pourraient le serrer sur leur cœur quand la douleur serait trop vive.

Cette dame m'impressionnait de plus en plus par sa force de caractère. Et je buvais ses paroles avec grande admiration.

Elle voulait convaincre ses enfants que Pierrot n'avait pas connu des douleurs secrètes inutilement, qu'il veillait maintenant sur eux, sur sa mère qui l'a tant aimé, sur sa sœur qui lui a souvent prêté une oreille attentive, sur son frère qui lui a toujours ouvert les bras, sur son grand frère qui l'a toujours accueilli comme un père.

En voyant cette fière dame quitter mon kiosque, ses trois lettres bien au chaud sur son cœur battant, en remarquant au coin de ses yeux rougis quelques larmes témoignant encore de cette pénible disparition, je comprenais mieux la richesse inouïe d'un cœur de mère affligée par la perte inopinée et inexplicable d'un fils tendrement aimé...



13. Là-haut, ne m'oublie pas !

D'une cartomancienne à sa sœur décédée récemment

Chronique n° 13, novembre 2007

C'était une deuxième année, un deuxième jour, une 15e lettre. La carte du ciel n'affichait plus ses couleurs lumineuses de la veille. Des nuages de plus en plus menaçants roulaient au-dessus de nos têtes, laissant parfois échapper de timides et glaciales ondées. J'étais transi. Mes doigts se crispaient autour de ma plume d'oie.

Tôt le matin, j'avais remarqué à mon extrême droite, au dernier kiosque, jouxtant l'entrée du moulin Légaré, un personnage étrange. Un bandeau aux arabesques intrigantes ceignait une abondante chevelure d'où surgissaient des breloques d'une autre époque. Une robe ample, aux couleurs qui défiaient celles d'un arc-en-ciel, tombait sur des sabots d'outre-mer. Sur de longs doigts s'agitaient de lourdes bagues multicolores.

De temps en temps, quand je peinai sur une phrase mal amorcée, je jetais un regard inquisiteur vers une boule de cristal d'où émanaient des lueurs incertaines et mystérieuses. Tout près, un jeu de tarot étalait les hauts et les bas d'une humanité en mal de vivre. Quelques personnes attendaient patiemment l'instant magique où ils allaient généreusement monnayer leur futur.

La fête tirait à sa fin. Sous mes pieds, le sol s'était dangereusement ramolli. D'ailleurs, en début d'après-midi, j'avais dû « graduer » sur l'estrade des dégustateurs de galette de sarrasin. Des voix tantôt graves, tantôt stridentes, se mêlaient à des rires sonores et débridés, me passant par-dessus comme autant de sauterelles tapageuses.

Soudain, elle quitta son antre, s'assura de ma disponibilité et se dirigea droit sur moi, impressionnante ! Je me souviens de ce regard qui avait l'habitude de scruter les secrets les plus intimes. Il portait, à ce moment-là, le poids d'une douleur profonde et irréversible. De sa voix chevrotante, elle m'adressa une étonnante demande.

Mon cher Monsieur, si ce n'est trop vous demander à cette heure-ci, j'aimerais écrire un mot à ma sœur adorée... décédée il y a à peine deux mois. Aujourd'hui, voyez-vous, je la sens bien loin et pourtant si proche.

Cette cartomancienne, cette diseuse de bonne aventure, par le truchement d'un Écrivain public, désirait franchir les espaces éthérés, quitter un instant notre humaine nature, établir un contact privilégié avec l'âme envolée de sa sœur. J'écoutais attentivement cette dame dont la supplique se modulait imperceptiblement en notes d'espoir.

Elle voyait encore sa sœur au creux de son affectueuse épaule... et l'entendait qui lui parlait comme avant. Elle croyait toujours que son aînée pouvait la conseiller, illuminer sa vie terrestre, rendre plus éclatant le soleil de ses menues joies. Elle la priait de souffler les sombres cumulus qui menaçaient parfois son quotidien et de semer à tout vent des sourires fleuris... comme avant.

Elle me confia, sur un ton intimiste, que les longues conversations avec sa frangine lui manquaient terriblement, que ses bienfaisants éclats de rire ne bondissaient plus dans l'air libre du matin, qu'un vide immense avait remplacé ses éloquentes silences parsemés de tendres regards.

Peu à peu, ses paroles s'amalgamaient en une vivante et vibrante prière. Cette dame, dont le métier était d'atteindre les âmes éplorées et de leur apporter un peu d'espoir, demandait avec insistance à sa confidente d'hier de lui communiquer à nouveau son énergie débordante, sidérale !

À la lecture de la lettre que je venais de rédiger, cette dame laissa libre cours à ses émotions, à ses souvenirs réveillés. Sans retenue, elle pleura, noyée dans des souvenirs pas si lointains, tenant bien en main, les épanchements d'un cœur brisé par la mort inopinée d'un être cher.



14. Des roses rouges pour mademoiselle

De la part d'un valentin audacieux

Chronique n° 14, février 2008

Notre cher Cupidon vient à peine de ranger ses flèches de la Saint-Valentin. Les boîtes de chocolat, qui parfois remplacent les non-dits de l'amour, sont presque vides. Avant que la nostalgie de la fête des amoureux ne s'empare de nous, avant que les voix discordantes d'une pauvre humanité en mal de vivre ne nous assourdissent, j'ai le goût de vous parler d'une charmante histoire.

Un jour, parmi une foule hétéroclite et bruyante, l'ombre d'une élégante silhouette découpée par un soleil radieux s'arrête sur mon pupitre d'Écrivain public, me fait sursauter, me tire de ma rêverie. Des yeux vifs et pétillants illuminent un visage serein, mais passionné.

Mon cher Monsieur, j'ai besoin de votre plume, j'ai besoin de mots, j'ai besoin de dire, j'ai besoin de crier par écrit mon amour à ma nouvelle flamme...

J'éprouve, sur le coup, de drôles de sentiments en regardant ce jeune homme. De prime abord, il me paraît timide, quelque peu gêné. Mais peu à peu, à mesure que le débit de sa voix s'accélère, j'ai la nette impression d'être en présence d'un volcan sur le point d'entrer en pleine éruption.

Il me raconte alors l'événement qui allait chambouler sa vie. Le jour de la Saint-Valentin donc, au rez-de-chaussée d'un édifice de Bell en plein Montréal, à la cafétéria, il trépignait d'impatience, comme à tous les jours. Dans son champ de vision apparaissait une charmante demoiselle. Puis, quand elle passait près de lui, elle n'économisait pas ses sourires avenants.

Soudain, comme une flèche (celle de Cupidon, bien sûr!), il s'élança vers le kiosque d'un fleuriste, s'empara d'un magnifique bouquet de roses rouges et, comme aspiré vers les hauteurs, fila jusqu'au douzième pour remettre à mademoiselle les couleurs de son cœur. Et aujourd'hui, il veut réaffirmer son amour en pétales de mots brûlants.

Mais attention, j'ai une suite à ce dépôt de tendresse sur le bureau d'une secrétaire surprise, mais conquise. L'année suivante, alors que je

m'adonnais à la rédaction de lettres sur demande, une jolie personne s'avance vers moi avec détermination, en proie à une vive émotion.

Vous vous souvenez peut-être du monsieur de la bâtisse Bell avec ses roses rouges au douzième ? Eh bien, c'est devenu mon amoureux.

Elle me confie alors, avec une sincérité émouvante, que, depuis ce jour, des larmes de bonheur inondent régulièrement son visage, nettoient avec une efficacité étonnante tous les chagrins de sa courte vie. Ah ! Comme il avait bravé les interdits de cette grosse boîte de béton plantée sur un bitume suffocant, ce cher technicien, pour s'élever jusqu'à sa dame de cœur... avec des roses rouges...

Et avec une ardeur peu commune, elle voulait dire à son valeureux chevalier que ces roses se sont multipliées pour former un immense jardin de joies véritables, de passions dévorantes.

C'est un privilège d'être ainsi aimée, me confia-t-elle, puisque la seule chose vraie, c'est l'amour partagé.

Elle me quitta, toujours secouée par l'émotion, laissant libre cours à des larmes étoilées criantes de joie. Elle s'éloigna lentement, très lentement, serrant précieusement son petit bonheur dans ses mains tremblotantes.



15. Comme le roc vif qui défie le temps

La fête d'une dame de 90 ans

Chronique n° 15, mai 2008

En ce début de mai, de mon bureau, je fixe la vie qui se fraie un passage à bout de branches. Cet érable magnifique éclate de verdure, de feuilles impatientes, avides de soleil.

Je pense alors à cette dame de 90 ans dont la famille désirait fêter en grand la fructueuse longévité. Ils étaient sept enfants à vouloir parler d'amour à cette précieuse maman, 21 petits-enfants à vouloir manifester leur profonde affection à cette grand-maman, 29 arrière-petits-enfants à vouloir admirer cette grand-grand-maman.

A priori, cette chronique est un hommage à nos mamans héroïques du début du siècle, en ce mois le plus beau... en ce mois des lilas...

Ontarienne sur les bords de la rivière La Gatineau, puis Montréalaise à partir de 12 ans, cette jeune fille ne tarda pas à passer une partie de ses activités à écouter la fanfare du parc Lafontaine, à s'amuser fermement avec

ses amies. Il paraît même que le « *gramophone* » de ses parents n'avait pas de secrets pour elle.

Un jour, au sous-sol de l'église, le destin l'attendait. Pendant une soirée de danse bien organisée — et il faut aussi le dire bien surveillée — un bel adonis capta ton attention. À ses amies sidérées, elle leur servit l'avertissement suivant : « *Vous voyez ce jeune homme, là-bas ? Eh bien, il est pour moi* ».

La foudre de son amour s'abattit sur lui. Et tous les deux, en ces temps d'une guerre imminente, ont bourlingué dans ces impitoyables usines de production intensive tant au *Plan Arsenault* qu'au *Montreal Locomotive*.

Mais, dit-on, les destins sont insondables et surtout imprévisibles. Un événement majeur allait changer sa vie du tout au tout : l'achat d'une maison, en pleine campagne, à l'orée des lointaines forêts, lieu de misère et de privation. Son cher mari devait la quitter tous les dimanches soirs pour aller travailler à Montréal pendant une semaine entière.

Sans eau, sans électricité, et seule, cette femme exceptionnelle s'occupait sans relâche de sa jeune progéniture. Pour conserver le beurre et le lait, elle devait les enfouir dans un fossé où passait le murmure d'un ruisseau. Pour s'approvisionner en eau fraîche, elle trimbalait, du puits jusqu'à la maison, de pesants seaux. C'était une femme forte et courageuse, taillée dans le roc vif.

Puis sept ans plus tard, l'achat d'une maison à la presqu'île ramenait non seulement l'électricité, le poêle à bois, la fournaise à charbon pour un meilleur confort, mais même le droit à une télévision. Il paraît que les enfants de l'endroit s'y donnaient rendez-vous.

Grâce à son énergie débordante, à son sourire bienveillant, à son sens de l'accueil cordial, sa précieuse famille se payait du bon temps : parties de cartes mémorables, fêtes de Noël à danser et chanter jusqu'aux petites heures du matin. C'est ainsi qu'elle a tenu à bout de bras, et avec une énergie étonnante, sa charmante famille.

À la lecture de cette chronique, vous vous êtes sans doute souvenu de ces femmes d'une autre génération, de ces femmes exceptionnelles qui suscitent encore l'admiration. Quant à moi, pendant que je rédigeais cet hommage, j'avais l'impression de sentir une douce brise qui me faisait grand bien à l'âme.



16. Souvenirs lointains et cri du cœur

L'héritage affectif d'une mère à ses trois enfants

Chronique n° 16, août 2008

En ce milieu du mois d'août, comme vous tous, j'essaie de percer cette grisaille presque quotidienne qui nous tombe dessus. Tel un intrus, je scrute le moindre coin de ciel bleu à la recherche d'un soleil avare de ses rayons vivifiants. Et c'est ainsi que passe inexorablement le temps laissant derrière lui l'histoire de nos vies.

Dans cette chronique, j'ai le goût justement de vous parler de l'histoire d'une mère qui a décidé de verser en torrent les mots du cœur trop longtemps endigué par une éducation rigide. Un témoignage vivant répété à des milliers d'exemplaires dans notre Québec d'hier.

Elle était là, devant moi, prête à livrer à ses enfants chéris, à titre d'héritage affectif, les secrets d'une mère en mal d'exprimer pourquoi ils occupent si souvent la ronde de ses pensées, pourquoi ses réactions sont parfois empreintes d'une légitime inquiétude quant à leur avenir, pourquoi...

Ce n'était pas la première fois qu'une maman, par le truchement d'un écrivain public, désirait briser les non-dits d'un silence lourd et douloureux. Je saisisais dans toute sa beauté cette traumatisante inquiétude d'une mère qui souhaite, pour ses amours, l'accès à tous les trésors du monde. Inquiétude d'une personne aimante qui a vécu une enfance difficile, qui a été profondément marquée par les inévitables problèmes d'une famille bousculée par les bourrasques du malheur, de la mésentente et de l'incompréhension.

J'admirais cette dame soudainement volubile qui se rappelait les diktats d'une église janséniste qui privilégiait la sévérité dans l'éducation, la punition de la moindre erreur de parcours et l'ajout la plupart du temps d'une fessée bien appliquée.

Elle voulait presque s'excuser auprès de sa progéniture de n'avoir pas suffisamment distribué de caresses... parce que c'était mal vu, parce que ce n'était pas comme ça qu'on élevait des enfants.

Malgré tout, cette femme de caractère, au port altier, avait osé quitter dès l'âge de 15 ans ce milieu malsain afin de préserver sa santé mentale. À la naissance de ses chérubins, de concert avec son précieux conjoint, elle avouait avoir visé une éducation de très haute qualité :

J'espère, mes chéris, que vous avez compris notre leitmotiv : la liberté. Qu'il s'agisse de carrière, de religion, de conjoint, de façon de vivre, nous avons tout fait pour

que vous jouissiez d'une précieuse et irremplaçable autonomie.

Je comprenais maintenant la portée réelle de ce cri du cœur. Elle voulait l'enrober de ses souvenirs lointains afin d'en montrer toute l'ampleur... et échapper pour une fois à sa nature peu démonstrative.

En toute simplicité et humilité, elle regrettait de s'être parfois laissé emporter par son côté rebelle en se prononçant haut et fort sur des sujets tabous. À chaque fois, en se retirant à l'écart, elle versait des larmes issues de sa fibre maternelle, seul moyen de lessiver les chagrins qui lui collaient à la peau.

J'avais l'impression, en l'écoutant, d'assister à l'éclatement d'une digue d'émotions trop longtemps retenues. Cet écrit, elle y tenait, en rêvait depuis longtemps. Elle me quitta heureuse d'avoir sous pli l'expression d'un grand amour pour des enfants exceptionnels, don inestimable de la Vie.



17. Des frissons annonciateurs

Une conjointe enceinte à son nouveau compagnon.

Chronique n° 17, novembre 2008

Mieux armé, mais aussi fébrile, j'amorçais ma deuxième année comme Écrivain public. Ce jour-là, un soleil radieux se payait un véritable rigodon d'été. De la fusion fortuite des éclats de rire et des premières couleurs automnales naissait un arc-en-ciel de douce euphorie.

Je venais tout juste de prendre place à mon bureau d'écolier, sorte de reliquat des écoles de rang. Le temps en avait même presque effacé les derniers soupçons d'un grossier vernis foncé.

Une dame aux allures fort distinguées m'observait depuis un certain temps. Elle avançait de quelques pas timides puis s'arrêtait. Un petit manège intrigant. La luminosité de ses traits trahissait un bonheur intérieur difficile à contenir.

En toute délicatesse, je jetai un regard interrogateur en sa direction, répondant ainsi à son sourire accueillant et chaleureux. Elle s'approcha. Je la saluai avec courtoisie.

Mon cher Monsieur, j'ai une faveur à vous demander. J'ai un secret que je ne peux garder, que je veux révéler à mon ami de cœur par une courte lettre-surprise. Je vous serais reconnaissante de m'aider.

Les écluses venaient de s'ouvrir et les mots s'écoulaient tel un ruisseau caché au plus profond d'une riche forêt verdoyante. Cette charmante dame vivait depuis deux ans une relation amoureuse exceptionnelle avec un nouveau compagnon de vie que le hasard avait placé inopinément sur son chemin, mettant fin ainsi à une longue période de solitude.

Je l'écoutais attentivement n'osant même pas bouger ma plume d'oie prête à recueillir des confidences. Elle me révéla tout de go que des frissons, comme en ce moment, agitaient et son corps et son esprit. Hélia, qu'elle m'avoua, faisait de plus en plus sentir sa présence.

Je percevais en son for intérieur un soupçon de résistance, une sorte d'inquiétude quant à la future paternité, au fait de pouvoir l'élever à deux... Je savais d'ores et déjà la teneur de ma délicate mission : révéler en douceur, à l'aide de mots bien sentis, l'existence d'un précieux trésor à partager à deux.

De son compagnon adoré, elle réclamait la douceur innée de son approche. C'était un homme de peu de mots, m'avoua-t-elle, mais dont les silences éloquents savaient dire les choses... belles ! Désormais, sa gentillesse et sa bonté fascineront non pas une, mais deux âmes qui lui étaient conquises.

Et dans son enthousiasme, elle souhaitait ardemment que leur amour continue de fusionner... un peu comme le bleu pur du ciel se fond dans l'insouciance paisible d'un lac. Et quand elle me quitta, son ventre légèrement proéminent bougeait encore par petits à-coups de saine vitalité.

L'année suivante, presque jour pour jour, une heureuse maman poussait devant mon bureau maigrichon un carrosse de rêve dans lequel s'agitait un vigoureux poupon tout de rose vêtu. Elle me remerciait ainsi à sa façon d'avoir aidé deux cœurs remplis d'amour et de tendresse à goûter à l'ivresse d'une naissance.



18. Je voudrais un hymne à la vie

Une demande de deux sœurs jumelles

Chronique n° 18, février 2009

Afin de quêter quelque inspiration auprès de la nature, je jette un regard languide à l'extérieur. Rien de vraiment inspirant, faut-il le dire. Rien de vraiment hivernal en ce jour de février où les « *moins* » de la froidure se disputent avec les « *plus* » de la pluie. À l'instant même, à la fenêtre de mon bureau, j'assiste à une curieuse bataille. De lourds flocons de neige résistent

tant bien que mal à d'insidieuses et fines gouttelettes. J'éprouve un incontournable accès de spleen...

Je feuillette distraitemment mes « *lettres sur demande* » écrites à l'occasion de fêtes foraines. Un titre me sort soudain de ma quasi-torpeur : *Un hymne à la vie*. Je me souviens très bien de ces deux jeunes demoiselles qui s'approchaient de moi, un sourire coquin accroché au coin des lèvres. Elles sautillaient plus qu'elles ne marchaient... en proie à la joie de vivre. Des yeux pétillants éclairaient un visage serein où naissaient çà et là de minuscules taches de rousseur. À n'en pas douter, il s'agissait de sœurs jumelles dans la vingtaine.

Sans la moindre hésitation, et de surcroît avec aplomb, elles me lancent comme ça, tout de go :

Mon cher monsieur, dit l'une d'elles, j'aimerais, en cette magnifique journée de festivités, que vous nous écriviez un hymne à la vie.

Ouf! Telle fut, en mon for intérieur, ma première réaction. Sujet vaste et fluide. Inattendu. Je me ressaisis, puis sans hésiter, je tâche de créer une véritable symbiose avec ces deux palpitantes jeunesses en leur prêtant mes mots et mes émotions. Et je me lance, tête première, dans une écriture spontanée qu'il me plairait à l'instant de partager avec vous.

Aujourd'hui, j'ai le goût de me dire de belles choses. Mon cœur est un peu comme un ruisseau d'eau pure et cristalline qui cherche la lumière. Le bleu du ciel s'y mire en un chatoiement d'étincelles.

Je touche un bonheur calme et serein. La nature s'est soudainement tue, car ce bonheur est silencieux et pourtant il embaume. Seul le malheur fait du bruit...

Je pense aussi à l'amitié qui possède une langue secrète que seuls deux êtres intimes peuvent comprendre. Comme il est agréable de ressasser ainsi moult plaisirs ! Quel bien précieux que ces souvenirs ramenés au présent !

Je me laisse surtout bercer par l'amour qui a su, jusqu'à maintenant, colorier ma vie d'une teinte magique, qui a su m'envelopper et me soustraire aux contingences du temps...

Oui ! J'aime la vie et elle me le rend bien. Cet hymne, j'ai le goût de le psalmodier, de le crier par-delà l'univers pour qu'il aille se perdre aux confins des étoiles... Oui ! Je veux croquer à pleines dents dans ce don du Ciel.

Après avoir consciencieusement retranscrit un double, je remets à chacune ce court texte de réflexions sur la face éclairée de la vie. Avec un surprenant enthousiasme, elles s'emparent vivement de leur lettre respective, un peu comme un trophée longtemps convoité. Trophée qu'elles portent à bout de bras, parmi cette foule bigarrée, dans un soleil resplendissant.



19. Des mains tendues vers un coeur meurtri

Une mère et sa fille de 12 ans en institution.

Chronique n° 19, mai 2009

Je venais de m'installer pour une deuxième journée consécutive au Resto Pop. Deux affiches bien en vue invitaient la clientèle assidue à retenir mes services en tant qu'écrivain public. Je ressentais à la fois de la fébrilité et de l'appréhension. Le besoin des mots pour exprimer joie ou tristesse était toujours là. Mais timidité ou gêne allaient-elles avoir raison de ces regards qui me toisaient furtivement ?

Le bruissement des chaises mêlé aux timides éclats de voix couvrait lentement le va-et-vient des responsables qui veillaient à la bonne marche de cette clientèle hétéroclite, bigarrée, soucieuse... À mon intention ? Des regards, mais point de demande pour l'instant.

Soudain, une grande dame se pointe à la réception. Sous un voile de tristesse à peine perceptible se dessinait un sourire avenant. Son regard vif et profond balayait discrètement la salle à manger. De longs cheveux poivre et sel ondulaient gracieusement, caressaient des épaules légèrement découvertes. Madame saluait candidement ses rencontres quotidiennes tout en se dirigeant vers moi. Je l'invitai à s'asseoir. Sans autre préambule, elle m'adressa une surprenante demande.

Mon cher monsieur, j'aimerais écrire des mots de mère à ma fille de douze ans actuellement en un centre spécialisé...

Le contact venait de s'établir. C'est alors qu'elle me livra de multiples confidences. Ces secrets s'entrechoquaient dans mon esprit comme des eaux tumultueuses qui venaient enfin de forcer un embâcle formé depuis trop longtemps. Deux de ses enfants l'avaient quittée avec son ex pour s'établir à l'autre bout du fleuve, si loin, si loin...

Cependant, sa fille de 12 ans demeurait encore dans la région, mais éprouvait des problèmes de comportement que psychologues et psychiatres

n'arrivaient pas à éradiquer... Et ce, depuis l'âge de 4 ans. Je n'osais imaginer la douleur insidieuse qui rongait son amour maternel.

Et depuis, toutes les fins de semaine, elle s'imposait le devoir d'aller la chercher, de tenter de lui faire plaisir... en vain. Elle m'avoua péniblement que son cœur était meurtri par les grands coups de colère que sa fille ne manquait pas de lui asséner pour un rien.

Aujourd'hui, elle veut lui faire comprendre que, comme elle, des émotions pleines de rage se disputent parfois son espace intérieur comme un torrent maléfique qui veut tout arracher sur son passage. Pourtant, en ces moments de désespoir, elle s'accroche à une bouée salvatrice : celle de savoir que sa fille est toujours là.

Elle a toujours hâte d'aller la chercher, de passer des moments avec elle, de l'écouter... Même si les obstacles qui les séparent sont autant de rochers aux aspérités tranchantes qui blessent les mains s'y accrochant, elle garde une confiance inébranlable en sa fille.

Ma plume lui prête alors des mots gorgés d'espoir. Un jour, vous cheminerez dans un sentier encore couvert de ronces sauvages aux piquants douloureux. Mais à deux, vous arriverez à tout déblayer. Et de temps en temps, en levant les yeux, vous apercevrez un soleil peut-être éblouissant, mais suffisamment chaud pour fondre deux cœurs rapprochés...

Pendant que je relisais ces cris du cœur, je sentais son regard fondre sur moi. Je sentais qu'elle buvait chacune de mes paroles comme un élixir. À certains passages, je ponctuais mes phrases de profondes respirations, incapables de poursuivre. Ses douleurs profondes ruisselaient maintenant sur sa figure en flots continus, apaisants.

Des flots d'amour qui, un jour, s'insinueraient à coup sûr dans le cœur fragile et meurtri de sa fille tant aimée.



20. Une naissance, un nouveau départ

Une mère à son fils... d'une deuxième union

Chronique n° 20, août 2009

Cette vingtième chronique, que je m'appête à rédiger, me plonge dans un passé qui s'éloigne inéluctablement, qui prend des distances de plus en plus importantes. En 2003, Blandine Delisle, de regrettée mémoire, me contacte et m'invite à livrer régulièrement une chronique dans « *Quelles nouvelles ?* » la revue de notre secteur 10 F.

Les trois premiers textes sont alors puisés dans mes « expériences pédagogiques ». La même année, un confrère me convainc de participer à une « *aventure unique* » : celle d'agir en tant qu'écrivain public pendant une fête foraine. Et depuis, je vous entretiens fidèlement de moments exceptionnels que je passe à prêter ma plume... sur demande.

Ce jour-là, au Resto Pop de Sainte-Thérèse, j'en étais à ma cinquième lettre. Peu à peu les conversations animées du début s'atténuèrent au rythme des « *au revoir* » coutumiers. Le silence reprenait sa place aux tables dénudées tandis que les murmures roulaient lentement vers la sortie.

Une dame d'un certain âge attendait patiemment que je termine ma dernière lettre. Elle s'avança vers moi, le dos légèrement courbé sous le poids des ombres du passé. Cependant, sa figure rayonnait d'une joie ténue, mais perceptible. Sans même s'asseoir, elle m'adressa ainsi sa demande :

**Mon cher monsieur, je constate que vous êtes fort occupé.
Est-ce encore possible d'écrire quelques mots pour moi...
à mon fils de 22 ans ?**

J'étais, il faut l'avouer, perplexe, mais en même temps intrigué devant cette demande. En toute simplicité et avec un sourire affable, j'acquiesçai. Je l'invitai à s'asseoir. J'allais lui poser les questions habituelles pour bien jauger ma capacité à traduire ses sentiments, à rendre ses émotions, quand, en un flot continu, elle m'énuméra les principales péripéties de sa vie.

Cette dame avait effectivement vécu des moments difficiles. Un premier amour raté avait laissé des cicatrices en son cœur. Subrepticement, la solitude avait effectivement fait pâlir quelques enthousiasmes de jeunesse. Les rudes labeurs pour survivre avaient pratiquement tari les moindres espoirs d'un niveau de bien-être convenable. À grands battements de bras, à coup de courage, elle tenait sa tête à fleur d'eau.

Soudain, suite à une deuxième et heureuse union, un grand goût de vivre, de se battre pour des jours meilleurs, vint chambarder sa vie. Elle tenait enfin une petite boule de soleil en ses mains qui, jusque-là, n'avaient trituré que des calamités insupportables. Le soleil brillait à nouveau.

Et dans les années qui suivirent, elle s'adonna sans restriction aux plaisirs d'aider ce joli poupon à faire les premiers pas, à recueillir ses confidences, à essuyer ses larmes de grosses peines. Encore aujourd'hui, le ravissement de cette mère perdure depuis 22 ans.

Tout en écoutant cette mère comblée, j'avais l'impression de visionner une vidéocassette. Dans cette lettre à son fils adoré, elle voulait lui dire qu'elle suivait pas à pas son implication auprès des jeunes. Elle aimait le voir

recueillir dans un centre de jeunesse, avec courage et patience, les propos d'adolescents révoltés. Elle appréciait tellement le voir progresser dans le sens de ses goûts et de ses talents, de le voir s'amuser, rigoler, jouer au hockey et surtout s'adonner à sa grande passion, la musique.

Cette chère maman ne tarissait pas d'éloges pour ce fils merveilleux et attentif. Elle ne cessait de me redire que sa venue en ce bas monde avait changé du tout au tout sa vie.

Elle voulait, par ces quelques mots, lui assurer que l'amour inconditionnel et durable d'une mère privilégiée ne pouvait s'effacer. Après vingt-deux ans, ce même amour, solide comme un chêne, avait pris racine en son cœur...



21. Des mots à l'honneur

Une soirée exceptionnelle pour « Quelques arpents de mots »

Chronique n° 21, novembre 2009

À titre de chronique, cette fois-ci, je me permets une sorte de parenthèse. D'écrivain public, je tente une passagère expérience : celle d'un journaliste à la pige. Dans les journaux locaux, j'ai fait paraître un compte rendu d'une soirée mémorable à l'occasion du lancement du collectif littéraire « *Quelques arpents de mots* », sixième recueil de textes, Éditions Atelier d'écriture AREQ-ARSSMI. En voici donc la teneur intégrale.

Il est 19 heures. En une lente et lunatique cadence, mes pas et mes pensées se dirigent vers un lieu de prédilection, le centre d'Arts « **La Petite Église** », avec une invitation bien en main. Claire de Pelteau, en son imaginaire flamboyant, avait concocté un tonifiant cocktail pour les assoiffés du verbe, de la parole... Dans une demi-heure à peine, j'allais assister à une surprenante et bienfaisante soirée.

Déjà, à la grande surprise de son organisatrice, les passionnés du littéraire avaient peine à se trouver une place. Des retraités actifs qui n'auraient manqué pour rien au monde cet événement, de jeunes enthousiastes qu'une saine curiosité avait atteints, et des représentants de divers paliers de la ville de Saint-Eustache qui ne cachaient pas leur intérêt attendaient sagement que leurs hérauts prennent place devant une salle comble.

Aujourd'hui, en ce court texte, je tiens à vous faire part de mes sentiments à la suite de cette heureuse initiative. Ainsi, l'Atelier d'écriture des associations de retraités du milieu de l'éducation, AREQ et ARSSMI, avait

convié cordialement ses membres et leurs amis au lancement de son sixième recueil intitulé *Quelques arpents de mots*. En prime, Claire de Pelteau et son équipe nous gratifiaient d'un concert de harpe avec Suzanne Berthiaume, puis d'un récital de prose et de poésie offert par les neuf auteurs eux-mêmes.

Rien n'avait été laissé au hasard. Je salue d'abord l'excellente animatrice, Odette Lebert, qui donna le ton à cette soirée bien particulière. Avec doigté et discrétion, elle glissait un mot sur les neuf personnes qui allaient déclamer, selon les règles de l'art oratoire, un extrait de leurs écrits.

Les auteurs, à tour de rôle, présentaient leurs textes selon six thèmes : le bonheur, la sagesse, l'amour, l'humour, vivre et l'espoir. Chacun et chacune ont su relever le défi de s'exprimer devant d'impressionnants admirateurs suspendus à leurs lèvres. D'une voix parfois chevrotante, parfois envoûtante, parfois riieuse, parfois sérieuse, ces valeureux chevaliers de la parole, ces charmantes poétesses de l'amour, et vice versa, comblaient les attentes des plus diversifiées.

Et pour rehausser cette soirée unique à son plus haut niveau, Mme Gisèle Guibaud, harpiste de renom, nous transporta dans un autre monde, celui d'une musique pure et enchanteresse. À chaque thème, elle nous interprétait une pièce de son répertoire varié et trié sur le volet.

Dès les premiers accords de cet instrument mystique, sorte de résonance de l'âme, la salle entière fut conquise tant par la finesse que par la délicatesse des harmonies qui en émanaient. En accompagnant tout en douceur chacun des lecteurs, elle donnait aux mots, aux phrases, aux textes, un sens qui appartenait à une autre dimension.

En choisissant des extraits courts, mais percutants, l'auditoire a pu goûter en toute sérénité le talent et la diversité des neuf personnes qui, pendant l'année, à raison d'un jeudi sur deux, ont puisé dans un vécu chargé d'expériences enrichissantes et de souvenirs impérissables. Tous les témoins que j'ai contactés ont grandement apprécié ces « *neuf univers, neuf conceptions, neuf regards sur l'expérience humaine et la conscience* ».

En toute spontanéité, permettez-moi de féliciter les participants et participantes de ce collectif littéraire : Claire de Pelteau, Michèle Leclerc, Ginette Verreault, Germaine Lussier, Raymond Durocher, Yves Albert, Fernand St-Onge, Yvan Landry, Pierre Gratton. Gardez précieusement cette formule gagnante. Une soirée unique, exceptionnelle. Un enchantement pour l'esprit, un baume pour le cœur.



22. Tendresse fraternelle et cris du cœur

Une dame âgée à son frère en déprime

Chronique no 22, février 2010

De gros flocons de neige gonflés de lumière blanche comme autant d'étoiles brillantes couvrirent lentement arbres et maisons en un voile apaisant. Mon regard, à la fois admiratif et songeur, allait de ce spectacle unique à cette lettre récemment écrite au Resto Pop de Sainte-Thérèse à titre d'écrivain public.

Ce jour-là, j'avais remarqué cette petite dame qui animait, de son verbe joyeux et sonore, un groupe hétéroclite non loin de moi. De profondes rides, que le temps avait impitoyablement creusées sur son front en de sinueux sillons, racontaient à leur façon les âpretés d'une vie vécue à la dure.

Puis soudain, un silence gêné s'abattit sur cette tablée écrasant du même coup les éclats de voix. Elle se leva, se dirigea vers moi avec ce sourire permanent que les épreuves n'avaient pu déloger. De sa voix rauque et chevrotante, elle émit cette humble supplique :

**Mon cher Monsieur, j'aurais une faveur à vous demander.
Mon frère est en déprime. D'ailleurs, je crains beaucoup
pour sa santé. Il aurait besoin de mots d'encouragement. À
l'aide de votre plume, vous pouvez certainement m'aider.
Je vous en serais très reconnaissante.**

Ce n'était pas la première fois qu'une telle demande m'était adressée. Et pourtant, ça venait me chercher. J'éprouvais une empathie réelle pour cette personne âgée qui, par tous les moyens, voulait voler au secours de son frère, de son âme en chute libre, d'une pauvre âme attirée par le vide d'une existence sans lueur...

Sa demande était simple. Elle voulait recourir aux mots pour lui redire en toute simplicité et d'une autre façon combien elle l'aimait, comment elle l'appréciait. Cette patience et cette douceur qui le caractérisaient, elle voulait les voir réapparaître sous la forme d'un sourire coquin, d'un mot pour rire, d'une taquinerie amusante... dont il avait auparavant si subtilement le secret.

Ces deux personnes, que j'avais d'emblée trouvées attachantes, avaient reçu pendant leur vie de durs coups, affronté des orages violents. Dernièrement, ils avaient perdu leur frère et s'en trouvaient terriblement affectés. En vieillissant, nous sommes plus facilement atteints dans notre intégrité morale et physique, hantés par la perte inéluctable d'êtres chers, par la crainte viscérale d'un crépuscule qui commence à poindre...

Son cher frère ne s'en remettait pas. Lui qui avait conduit des camions toute sa vie semblait être tombé sur le « *bœuf* », comme on disait autrefois. Je lui ai donc soufflé en phrases saccadées que la route était toujours là, qu'il fallait lui faire confiance pour la suite des choses. Il n'appartenait qu'à lui de changer de vitesse, de monter à nouveau cette côte raide et difficile d'accès.

Là-haut, des plaines enchanteresses l'attendaient, des myriades de fleurs belles et odorantes se dressaient en bordure de la route pour qu'il en respire les parfums vivifiants, des arbres majestueux cachaient en leur feuillage verdoyant des oiseaux dont le babillage incessant emplissait l'air ambiant d'une douce symphonie.

Je sentais de plus en plus l'énergie exceptionnelle de cette frêle dame dont le vieillissement des artères n'avait pas encore altéré les enthousiasmes, et qui voulait, à tout prix, raviver à nouveau la joie de vivre de son frerot cristallisé dans sa douloureuse peine. Elle n'avait de cesse de lui rappeler que sa compagne de 30 ans, que ses deux garçons, que ses cinq petits-enfants étaient toujours là pour dégager le sentier des roses en extirpant les malencontreuses ronces qui risquaient de le blesser davantage, qui l'empêchaient d'avancer.

Je n'avais plus qu'à retranscrire fidèlement ces pathétiques cris du cœur, ces élans spontanés de tendresse fraternelle dirigés vers un frère chéri en proie au mal de vivre. Cette sympathique dame l'incitait fermement à dire un « oui » franc à la vie, et à renaître avec ceux et celles qui voulaient voir fleurir encore et encore en son jardin intérieur les fleurs de la joie et de la beauté.



23. Le cri déchirant d'une jeune mère

Une demande au tribunal de la jeunesse
Chronique no 23, mai 2010

Les demandes d'écriture se succédaient allègrement dans une atmosphère relativement sereine. Le va-et-vient d'une clientèle affamée, les rires saccadés de quelques volubiles personnages et le crissement des chaises sur des carreaux usés se fondaient en un murmure incessant tel la voix d'un torrent lointain. Ce court laps de temps d'un repas quasi familial masquait la réalité d'un quotidien nourri d'incertitudes quant au lendemain.

Je venais, à l'instant, de terminer une lettre pour une gentille dame qui se réjouissait des jours meilleurs que commençaient à vivre sa fille et sa jeune progéniture. Un grand gaillard aux larges épaules que cachait une veste de cuir noir affichant des hiéroglyphes lugubres apparut dans l'encadrement de la porte comme une sorte de fantôme sorti de nulle part.

Suivait une demoiselle bien campée, aux allures volontaires malgré une apparente inquiétude qui alourdissait sa démarche. Je ne croyais vraiment pas qu'ils allaient d'abord s'adresser à moi comme mus par une urgence... Quelque chose de dramatique tourbillonnait autour de leur silhouette comme une aura de mauvais augure. J'attendais. Sans la moindre idée de leur intention.

Monsieur, nous avons besoin de votre aide...

C'était court, incisif. Je me sentais réceptif. Il me débita d'un seul trait l'histoire tragique d'un jeune couple qui s'engage maladroitement dans la vie. Le sien. Il me confia, avec un certain malaise, un secret jusqu'ici bien gardé.

Le lendemain, tous les deux devaient se présenter au tribunal de la jeunesse pour réclamer la garde de « *leur bébé* ». Cet imposant gaillard avait une peur bleue de se présenter devant le juge, de ne pouvoir trouver des mots convaincants, de ne pouvoir exprimer le profond regret des événements qui se sont produits à la naissance de leur fils. Un accident de parcours, m'avoua-t-il. Lors d'un examen effectué à l'hôpital, des traces hallucinogènes avaient été décelées dans le sang du bébé.

Soudain une supplique étouffée déchira le silence imposé par une telle révélation, et qui nous était tombé dessus comme une lourde pierre.

MON BÉBÉ ! MON BÉBÉ !

C'était peu de mots. Mais ils résonnaient dans mon imaginaire en grosses majuscules. Ils décrivaient l'ampleur d'une douleur incommensurable. Ces gémissements déchiraient leur quotidien, tels de surnois coups de poignard assés en plein cœur.

Demain, il fallait mettre fin à ce supplice. Il fallait dire au juge que cette souffrance devenait intolérable alors même que son amour de père croissait de jour en jour. Bien sûr, il avait des antécédents difficiles, mais la privation de tenir son fils en ses mains l'avait forcé à réfléchir, à beaucoup réfléchir... et à surmonter les obstacles créés par un pénible passé.

Il avait l'impression d'avoir vieilli d'un seul coup. Avec sa compagne, il pouvait maintenant assumer leur responsabilité de parents. Chacun jour, ce père et cette mère souffraient profondément de ne pouvoir prendre dans leurs bras ce petit être chétif et innocent qui occupait et peuplait tous leurs rêves.

J'avais à peine tendu la main qu'une mère au cœur morcelé par la douleur et l'appréhension se saisit avec un tremblement incontrôlé des

précieuses feuilles rédigées à l'intention du juge. Des éclairs d'espoir jaillissaient maintenant à travers leurs larmes conjuguées.

Je me suis longtemps demandé si un juge pouvait résister aux suppliques du cœur contrit d'un père qui réclamait à grands cris la présence vivifiante de son fils chéri, d'une mère qui ne pouvait plus vivre sans la chaude présence de son poupon chéri.

Et j'entends encore avec une troublante émotion, tel un écho qui se répercute sur les hautes cimes des montagnes, ces lancinants...

Mon bébé, mon bébé !



24. L'amour à travers les barreaux

Une demoiselle désespérée... à son ami en prison

Chronique no 24, août 2010

Accoudé à mon bureau, je rêve. Un calme bienfaisant étale son silence de recueillement. Soudain, à l'extérieur, un frisson annonciateur d'une tempête traverse le magnifique érable dont la vue couvre ma fenêtre comme la peinture d'un grand maître.

Le vent s'élève brusquement. Une inquiétante bourrasque s'abat sur ma frivole quiétude. Au même moment, je me rappelle cette rafale indéfinissable qui s'était engouffrée dans le Resto Pop où j'achevais d'écrire quelques lettres sur d'heureuses péripéties vécues par de sympathiques habitués du lieu.

Une femme, trop jeune pour l'immense tristesse qui pesait sur elle, s'approchait, la tête légèrement courbée, les yeux accrochés aux dalles du plancher, la démarche lente et lourde. Presque au ralenti, son regard voilé se pose sur moi. J'y décrypte le désarroi d'un amour inaccessible. Je l'invite à s'asseoir.

Vous savez, me murmure-t-elle, il fait beau aujourd'hui, mais pas dans mon cœur. Je cherche en vain une présence toujours absente. J'attends un appel qui n'arrive jamais. Prêtez-moi votre plume pour une ultime tentative.

J'avais deviné juste. Cette charmante adulte portait un voile qui l'empêchait d'admirer le bleu du ciel qui brillait en ce jour aux quatre coins de l'horizon. Lentement, comme si une boule l'étouffait et lui coupait la respiration, elle me livra cette dramatique confidence. Je demeurai un court instant sans voix :

Mon copain est en prison. À mes suppliques, il ne répond plus. Jamais.

Une pause. Un vide. Je sentais qu'une turbulence incontrôlée secouait son intérieur. Avant le fatidique événement, tous deux étaient prêts à sceller leur union en un indestructible serment. Puis sans coup férir, tout a chamboulé ; le câble s'est brisé avec fracas.

Par mon intermédiaire, elle voulait lui avouer qu'à ce moment-là, elle a malheureusement lâché prise, cédant à la colère, à la panique. Trop vite et trop facilement, elle a perdu un temps précieux à se collettailler avec le désespoir.

Mais maintenant, elle insiste sur le fait qu'elle s'est ressaisie et croit encore au bonheur de le retrouver un jour. Toutes les portes d'une vaste et accueillante maison, celle de son cœur, sont grandes ouvertes... pour lui seul.

De plus, elle me demande de le supplier de ne pas oublier son petit trésor avec qui il s'entendait si bien. Lorsque mon bambin, laissa-t-elle échapper, prononce « *Daniel* » de sa chétive voix, ma poitrine suffoque d'angoisse ; un mal intérieur s'abreuve à ma soif de vivre, comme un monstre déchaîné, impitoyablement.

J'avais l'impression de rédiger une lettre, une dernière pour cette malheureuse enfant. Une lettre que la tourmente allait transporter au-delà des cimes inconnues, c'est-à-dire nulle part. Une lettre qui allait finalement s'enfouir dans un subconscient destructeur. Elle m'assura péniblement qu'elle avait tenté par tous les moyens de le rejoindre. Pourtant toutes les grilles se sont fermées en un grincement sinistre qui ne cesse de se répercuter en son âme meurtrie.

J'ai quand même retranscrit tel quel ses mots pour inciter son ami à prendre le temps de découvrir, entre les lignes, le feu ardent qui y brûle :

Mon cher Daniel, je t'aime toujours. Tu occupes mes pensées. J'ose parfois me dire que bientôt, je recevrai de tes nouvelles, que je saurai pourquoi...

À l'extérieur de ma douce cellule, la mini-tornade est passée. Quelques tristes branches gisent, inertes, sur le gazon. J'y vois les lambeaux d'un cœur déchiré par l'intransigeante réalité. J'y vois l'acharnement d'une pauvre jeunesse qui s'accroche désespérément aux barreaux d'un amour impossible.



25. Ces mots, nutriments de l'âme

Lettre d'amour à une jeune étudiante en théâtre

Chronique no 25, novembre 2010

En mars dernier, la nature prenait de l'avance pour nous gaver de larges bouchées de mets printaniers, lumière et chaleur. Car peu à peu, à travers les derniers sursauts du froid hivernal, des airs de renaissance s'étiolent et retombent jusqu'à nous.

Fidèle au poste en tant qu'écrivain public, j'attendais fébrilement les premiers contacts. En général, comme vous avez pu le constater dans mes chroniques précédentes, des demandes pathétiques sont souvent au rendez-vous. Mais aujourd'hui, j'avais le pressentiment que quelqu'un approchait avec un besoin bien particulier, celui d'exprimer des mots de tendresse à l'être cher, des mots qui se fraient un chemin jusqu'à notre cœur à travers les vicissitudes quotidiennes.

Soudain, comme un coup de vent, j'aperçus une boule d'enthousiasme s'engouffrer dans le resto-pop. Cette jeune cégépienne lançait à la volée ses sourires ineffables. Ce volumineux nez rouge, cette coiffure afro aux couleurs de l'arc-en-ciel, ce baroque accoutrement en multiples pièces hétéroclites, ces gros souliers patoffs et rutilants s'avancèrent volontairement vers moi.

Salut, cher monsieur. Je suis le clown du jour. J'arrive de mon atelier de théâtre où j'ai semé l'hilarité dans la galerie. Pourtant, il me manque quelque chose. Ma personne éprouve un criant besoin de mots d'amour pour rassasier mon âme. Elle a oublié de déjeuner ce matin. Pourriez-vous m'en étaler quelques-uns sur cette feuille blanche qui se languit devant vous ?

J'étais un peu désarçonné devant cette tirade oratoire débitée avec force gestes. Son personnage m'intriguait et m'amusait à la fois. Un curieux mélange d'un sérieux imperturbable et d'un rire désinvolte à la Mozart. En tout cas, c'était une demande pour le moins rarissime. J'ai donc cherché des mots que je pourrais adresser à cette jeune inconnue comme autant de riches nutriments pour l'âme.

Je lui ai d'abord écrit que j'aimais cette passion qui éclairait de si gentille façon ce sourire irrésistible. À travers son personnage haut en couleur, je lui affirmai que ses yeux pétillants de joie m'inspiraient, que je l'aimais pour ce qu'elle était, pour ce qu'elle communiquait, pour l'empathie qu'elle dégageait. C'était généreux, c'était rafraîchissant.

Dans ce milieu, où trop souvent la misère habille de ses haillons sordides ces âmes désespérées, cette jeune fille déployait, au-dessus du cliquetis des ustensiles, son halo lumineux. D'entrée de jeu, comme à la levée des rideaux, elle m'avait révélé qu'elle était surprenante. En demandant à ma plume de lui chanter une mélodie d'amour, je n'avais plus l'ombre d'un doute sur cet a priori.

Je m'apprêtais donc à rédiger ces mots si originalement requis. J'étais bien disposé à les déposer dans le creux de sa main, comme autant de papillons chatoyants, afin qu'elle puisse les observer à loisir, les approcher de son cœur, les apprivoiser... et, pourquoi pas, les donner au suivant !

J'allais lui dire que j'aimais chez elle cette jeunesse enivrante qui déclamait haut et fort un poème d'un bonheur inaltérable à propager autour d'elle. Notre société a tellement besoin d'êtres exceptionnels comme elle. Il fallait aussi lui rappeler que les rayons de soleil, qu'elle distribuait si allègrement, étaient réfléchissants, et qu'ils lui reviendront sûrement sous une forme ou une autre.

Merci, joli cœur, d'avoir pensé à moi en m'incitant à plonger dans un tel bain de sérénité...



26. Une animatrice et son conférencier

À la suite d'une démonstration
Chronique no 26, février 2011

Il n'est pas rare, sous le soleil printanier, que des cœurs retrouvent un rythme nouveau, s'ouvrent plus facilement à l'amour. D'ailleurs, je n'en étais qu'à ma première journée d'écriture et déjà trois demandes en ce sens attendaient le mouvement de ma plume. Au même moment, une demoiselle à l'allure dégagée s'approche de ma table sans hésiter. Ses yeux pétillants imposent le respect tout en piquant ma curiosité. J'y lisais de la fébrilité.

Monsieur, vous ne sauriez croire combien je suis excitée aujourd'hui. Mes sentiments bouillonnent, ils sont en pleine effervescence. Je suis amoureuse. Pourriez-vous traduire en mots, à l'adresse de mon bien-aimé, mes cris du cœur ?

J'étais surpris de constater l'aisance avec laquelle elle s'exprimait. Lors d'un récent meeting, elle avait présenté, à titre d'animatrice, comme à l'accoutumée, un jeune homme au maintien correct, sûr de lui-même. Au fur et à mesure que ce dernier livrait, avec un calme imperturbable, un

témoignage bouleversant, notre demoiselle éprouvait de curieux sentiments. Subrepticement, une attirance incontrôlable se saisit de sa personne.

Pendant qu'il discourait sur certaines étapes de sa vie, m'avoua-t-elle, j'étais subjuguée par la forte sensibilité qui sous-tendait son langage.

Tant et si bien qu'à la fin de la session, nos deux tourtereaux quittèrent les lieux bras dessus bras dessous. Comme de raison, la bougie étant allumée, les confidences se multiplièrent. Ils allèrent même magasiner, choisissant spontanément chacun un chandail affichant un flamboyant « *Peace and Love* ».

Aujourd'hui, son approche est simple : livrer ses sentiments actuels, sans ambages, tel un présent du cœur... Depuis, cette jeune femme, dont l'émotivité était à fleur de peau, se débattait avec des atomes crochus qui les avaient propulsés l'un vers l'autre, irrésistiblement.

Le lendemain, à ma surprise, ce Pascal qu'on m'avait louangé la veille sans vergogne, qu'on m'avait décrit comme un être articulé, intelligent et d'une agréable simplicité, se présente à son tour en proie à une excitation intense et nettement palpable. J'avais l'impression d'assister aux turlutes enflammées de cardinaux à la tombée du jour, à l'heure de l'appel.

Il me confie alors que trop longtemps, il avait cultivé la solitude, et que les fleurs, qu'il avait tenté de faire pousser dans cette terre aride, avaient toutes fini par faner. Désormais, depuis cette rencontre fortuite, il se sentait continuellement enrobé de fines attentions. Il avait quitté un jardin de désolations pour aller se nourrir des sucs d'une terre enrichie.

Cette animatrice au maintien classique, à la fière allure, au sourire enjôleur, aux yeux pénétrants, avait prononcé son nom et il était sorti, pour ainsi dire, des limbes. À sa chère Dominique, il voulait donc dire et redire combien il était privilégié d'aimer cette précieuse compagne, et surtout d'être si tendrement aimé. Pour lui, chaque moment passé avec elle relevait d'un conte de fées.

Une douce et rafraîchissante brise avait envahi le Resto Pop. Coup sur coup, deux êtres, sans se consulter, avaient fait appel à mes services pour traduire en mots des flots d'émotion, pour exprimer la nouvelle flamme qui les embrasait, pour se confier à tour de rôle le secret d'un amour naissant.

Et jusque tard dans la soirée, j'entendis l'écho de leur ivresse...



27. Un amour filial défiant la distance

Un fils à sa mère âgée et vénérée

Chronique no 27, avril 2011

Au moment où j'écris ces lignes, un temps maussade grimace de plus belle. Cinq jours de pluie appesantissent l'esprit et brouillent les idées sereines. Et pourquoi, en de telles occasions, ne pas plonger dans des souvenirs autrement souriants, vivifiants, énergisants ? Et je pense à ce fils reconnaissant qui m'a accosté au Resto Pop pour laisser s'épancher un cœur tout en tendresse.

De petits yeux rieurs illuminaient une figure pourtant sérieuse, presque soucieuse. Les marasmes de la vie avaient déjà commencé à creuser, de façon presque imperceptible, leurs inévitables sillons. Une chemise un peu fatiguée débordait sur un pantalon trop grand et d'une autre époque.

Une démarche pourtant volontaire laissait derrière elle une première impression d'un vécu lourd et truffé de pénibles et fréquentes calamités. Avant même les présentations d'usage, il me formula une demande que je pourrais qualifier de rafraîchissante.

Monsieur, j'ai une maman âgée que j'adore. Mais je ne possède pas les moyens d'aller la voir souvent. Sans une voiture, Pincourt est trop loin, beaucoup trop loin, même si mon cœur est collé sur le sien malgré la distance.

Il voulait que ses mots d'enfants chéris atteignent rapidement cette mère dévouée. Des mots qui réchaufferaient ses membres engourdis comme un soleil filial spécialement conçu pour elle. Il m'avoua sans ambages que ce jardin maternel recelait de rares fleurs, des lis d'or. Quand des jours sombres ralentissaient ses pas, il s'y réfugiait pour apaiser son âme souffrante.

Il soulignait à grand renfort de gestes la force qui émanait de cette femme exceptionnelle. En ces temps lointains, il se rappelait que sa sœur et lui-même puisaient à plein dans cette énergie pour s'ébattre quotidiennement dans un mélange de bonheur et d'innocence. Une jeunesse heureuse et insouciante, quoi !

Plus la conversation se poursuivait, plus je sentais l'amour indéfectible d'un fils pour une mère dont l'influence bienfaisante l'enveloppait encore comme un ample manteau imperméable aux vicissitudes de la vie. Selon ses dires, il ne pouvait pas non plus oublier les fins de semaine d'autrefois passées au Lac-des-Seize-Îles.

Il était vraiment conscient aujourd'hui que ces moments uniques de pur bonheur génèrent sans cesse des sources intérieures secrètes auxquelles

s'abreuver pendant certaines haltes obligatoires, inopportunes. Il s'avère alors plus facile de marcher à nouveau résolument, écrasant au passage les minuscules bêtes malfaisantes...

Il me répéta à quelques reprises que, grâce à cette femme hors du commun, il réussissait, malgré les lourds nuages de l'épreuve, à découvrir des coins de ciel bleu. Il avait hâte de revoir sa chère et belle June pour lui dire son amour inaltérable.

En lui remettant cette lettre soigneusement calligraphiée, j'avais l'impression de déposer en ces mains tremblantes un magnifique bouquet dont les fleurs parfaitement écloses irradiaient les couleurs immortelles d'un authentique amour filial.



28. Une admiration indéfectible

Une épouse déclare son amour à son mari, en couple depuis 40 ans

Chronique no 28, août 2011

Au moment même où je m'installe pour vous relater une autre enrichissante expérience d'écrivain public, une soudaine brise s'élève et secoue sérieusement l'imposant catalpa à grandes feuilles qui couvre littéralement mon champ de vision. Une page de mes lettres prend son envol sous la même impulsion. Je l'attrape vivement, mon pouce bien appuyé sur le mot « *mentor* », ce personnage mythique de l'Odyssée désignant universellement tout conseiller sage et expérimenté.

Je me suis alors souvenu de ce printemps hâtif, qui nous brassait les méninges, et de cette dame à la coiffure impeccable dont les abondants cheveux blancs tombaient en cascade sur ses frêles épaules. Ses yeux bleus lançaient des éclats d'amour. Ses pas menus glissaient lentement vers mon bureau. J'avais l'impression de retenir mon souffle en attente d'une révélation inattendue. Je l'invitai à s'asseoir. En toute simplicité, elle quémanda l'aide de ma plume :

Bonjour Monsieur. Je veux redire à mon époux l'amour qui palpite sans cesse en moi depuis 40 ans.

De nos jours, faut-il l'avouer, une telle fidélité est fréquemment ébranlée dans ses bases les plus solides. C'est pourquoi je voue une admiration sans bornes à ces couples dont les écueils n'ont guère réussi à émousser leur profond attachement mutuel.

Pendant toutes ces années de grâce, elle m'affirma avoir bu à grandes gorgées les précieux conseils de son mari, de son mentor, de son coach.

Cette confiance, partagée il va sans dire, a cimenté une irréductible assise sur laquelle ils ont bâti une vie qu'elle qualifie elle-même de privilégiée.

Au fur et à mesure qu'elle me livrait ses étonnantes confidences, je sentais chez elle un haut degré d'adoration pour son homme, pour ce cadre d'Hydro admiré de ses employés. Elle appréciait particulièrement son indéniable capacité à diriger qui, sans doute, avait entraîné dans son sillage des gens avides de réussites. Son sens de la décision et son entrepreneuriat inné attiraient à lui, comme un puissant aimant, la considération de ceux qui le côtoyaient quotidiennement.

J'ai même noté un brin d'humour rafraîchissant. Dans une discussion, « *papa a toujours raison* », me dit-elle en souriant. Et c'est bien ainsi, ajoutant avec une imperceptible touche de malice qu'un cadre de carrière ne peut pas faire autrement, et qu'elle lui pardonnait gentiment.

Aujourd'hui à la retraite, son homme est très actif. Avec lui, me glissait-elle, on ne s'ennuie pas. Selon son dire, n'était-il pas l'exemple type du bénévole essentiel à une société comme la nôtre ? Je n'en revenais pas de voir avec quel enthousiasme elle parlait de ce jeunot avec lequel elle s'était liée, il y a de cela quarante merveilleuses années.

Avec cette fidélité continuellement sous haute tension, avec cette confiance inébranlable, véritable source de bonheur, le courant d'une saine passion passait sans interruption, continu, énergisant. Dans cette enveloppe que je lui ai remise, cette grande dame psalmodiait à son cher mentor des mots d'amour que le cœur conjugait au présent.

Et je remarquai alors, à peine dissimulées entre de délicates rides que le temps avait inévitablement dessinées comme autant de minuscules perles roses...



29. Une étincelle salvatrice

Une réceptionniste à une amie précieuse
Chronique no 29, novembre 2011

Il m'arrive à l'occasion, dans ma grisaille quotidienne, de sursauter en entrant dans le champ de la synchronicité. Dernièrement, je m'époumonais à brasser des appareils d'entraînement au centre sportif. Une main délicate me touche l'épaule.

Ça faisait près de 15 ans que je n'avais pas revu cette personne. Deux jours auparavant, ma conjointe m'en avait abondamment parlé. Coïncidence,

transmission d'énergie, hasard ? Allez savoir. Selon Jérôme Touzalin, « *il n'y a pas de hasard... il n'y a que des rendez-vous qu'on ne sait pas lire* ».

Ce jour-là, au resto, je divaguais en interprétant des voltiges cérébrales sur la misère, l'amour, la fragilité... Soudain, comme une sorte d'apparition, une dame, qui pliait sous le poids d'une gêne tangible, se dirigeait lentement vers moi. Sur le bord de ses lèvres, les mots s'accrochaient, peinaient à s'échapper. Elle me formula alors, en toute simplicité, une courte demande :

J'aimerais écrire à ma très chère amie pour lui dire
combien je l'apprécie.

Je la regardais, attendant gentiment quelques détails de plus. Peu à peu, je compris qu'elle vivait une merveilleuse aventure : celle d'une amitié récente, bienfaisante, à point nommé.

Jusqu'à ce moment privilégié, elle avait cheminé difficilement sur le tracé hachuré de la vie. Elle se tenait à l'écart de la foule, se recroquevillant inlassablement dans sa bulle, seule, sans espoir. Elle manquait indubitablement de confiance en elle.

Un aimable responsable l'avait pris un peu sous son aile. Il l'avait convaincue de s'installer à la réception de son restaurant. Elle avait accepté pour faire un pied de nez à une timidité profondément incrustée en tout son être.

Un matin, une femme au regard volontaire, au sourire ineffable malgré une démarche quasi militaire, se présente au comptoir. Tout de suite, un courant de sympathie s'établit. Une amitié sincère venait de naître spontanément. Des échanges teintés de bonne humeur ont immédiatement tissé des liens solides et porteurs de futurs rapprochements.

En continuant notre entretien, cette réceptionniste m'avoua qu'elle sombrait de temps en temps dans un défaitisme boueux et malodorant. Pour s'en sortir, elle avait besoin de soutien. Et voilà qu'une nouvelle et précieuse amie comblait ses attentes. Elle souhaitait, par l'entremise d'un écrivain public, remercier chaleureusement celle qui avait changé sa vie. Maintenant, elle pouvait compter sur sa totale discrétion, sur son entière disponibilité, sur son écoute attentive.

Quand je me sens partir à la dérive, je l'appelle. Et elle
vole à mon secours sans calculer son temps.

Petit à petit, cette sympathique employée devenait volubile. Elle désirait en profiter pour féliciter son amie d'avoir mis sur pied une belle entreprise : une Résidence pour personnes atteintes de déficience intellectuelle. Elle

voulait lui dire, avec une fierté à peine dissimulée, qu'elle reconnaissait sa magnanimité, son dévouement sans bornes pour les âmes en peine.

Elle insistait pour que je souligne les vertus attachées à sa riche personnalité : patience inépuisable, profond dynamisme, sens d'un humour rafraîchissant. Elle me demanda de transcrire textuellement ses paroles intimistes :

Oui, man, tu es imposante et pleine d'initiative. Tu es ma grande sœur à jamais.

Elle ne tarissait pas d'éloges tellement son cœur palpitait d'admiration. Elle s'éloigna, les yeux humides et brillants, soupesant délicatement, avec un léger tremblement, ces mots de reconnaissance pour un être exceptionnel. Une simple étincelle salvatrice avait rallumé sa joie de vivre.

C'était ma dernière lettre de la journée. Je replongeai dans mes rêveries un instant merveilleusement interrompues. Parfois le temps fuit, s'étire, se languit, et puis s'arrête. Mais, comme pour cette avenante dame, il existe des temps forts qui occupent peu d'espace... mais qui vous suivent toute la vie.



30. Ça fait si longtemps

D'une mère... suite à un appel de sa fille, longtemps attendu ...

Chronique no 30, février 2012

Aujourd'hui, en rédigeant ma chronique, je fête pour ainsi dire un chiffre rond : 30. Depuis dix ans, je m'inspire de quelque 180 lettres que j'ai livrées sur demande, à titre d'écrivain public, pour tisser mes récits de « *faits vécus* » lors de ces précieuses rencontres. Cette fois-ci, je vais vous entretenir d'une mère en attente... et d'une jeune demoiselle au loin.

Chaque année, je me rends donc au Resto Pop de Sainte-Thérèse. En traversant le stationnement, les bras chargés de mon matériel épistolaire, j'entends des croassements plutôt lugubres de corneilles, et ce dans un ciel pur et clair. Un soleil éclatant dansait d'ailleurs dans des mares d'eau printanière. J'avais la nette impression que j'allais connaître cette ambivalence des sentiments, véritable cocktail de tristesse et de joie.

À peine installé dans mon petit coin réservé, j'aperçois une dame à l'allure simple, les cheveux légèrement rassemblés en un chignon traversé par une épinglette rouge. Lentement, elle s'avançait vers moi. Elle me semblait dans la cinquantaine, même si la signature d'un difficile passé avait gravé ses caractères impertinents. Un sourire avenant précéda ses paroles. Ses lèvres bougeaient peu tout en laissant échapper ce court boniment.

Mon cher monsieur, je viens de vivre quelque chose
d'extraordinaire. Ma fille m'a...

Les syllabes restèrent un instant suspendues sur ses lèvres imperceptiblement tremblantes. Ça faisait longtemps et même très longtemps qu'elle attendait cette sonnerie du téléphone, puis cette voix au bout du fil. Il lui semblait que son cœur bondissait dans sa poitrine. À la fois surprise et bouleversée, elle pouvait à peine prononcer les échanges d'usage.

À ce moment-là, elle aurait bien voulu verser le trop-plein de sa tendresse enfoui depuis des siècles dans son inconscient. Régulièrement, l'image de sa fille ressurgissait à travers les eaux troubles de ses cauchemars, puis à travers des larmes brûlantes, incontrôlables. Que de fois cette douleur avait perturbé ses nuits, paralysé ses journées ! Tout en fixant mes feuilles, elle lançait au pouvoir des mots un vibrant SOS pour communiquer plus intensément ses émotions. Sa fille éprouvait à l'heure actuelle des difficultés pas faciles à gérer pour une jeunesse inexpérimentée.

Si tu savais, ma chère Suzanne, à quel point je te
comprends...

Je notais fidèlement ses moindres idées. Elle voulait rappeler à son bébé chéri que, la plupart du temps, la vie avait piétiné ses désirs, avait menacé son équilibre psychologique. Trop souvent, elle s'était sentie écrasée sous le poids des épreuves. Elle s'efforçait d'encourager sa fille à ne pas baisser les bras, de l'inciter à puiser en elle-même cette force intérieure apte à vaincre les pires obstacles.

Je saisis maintenant, à travers le flot ininterrompu de ses paroles, que tôt dans son existence de mère, elle s'était retrouvée seule avec un adorable poupon. Elle avait tout planifié ses gestes quotidiens pour faciliter son développement. Elle possédait peu et donnait tout. Quand sa fille l'avait quittée, l'avait laissée sans nouvelles, une douloureuse brisure avait saigné son cœur. Mais cet appel inespéré cicatrissait cette blessure si profondément incrustée dans sa chair, dans son âme.

De plus, à l'occasion de l'anniversaire de son enfant ressuscitée, elle lui assurait une place de choix en son cœur. Elle insistait pour que sa fille garde ce sourire qui la caractérisait dans son enfance, pour qu'elle conserve cette foi en ses propres moyens malgré les problèmes de toutes sortes qui nous assaillent quand on s'y attend le moins. Elle souhaitait surtout d'autres appels pour peupler à nouveau ses rêves nocturnes de bulles de bonheur. Ce jour-là, sur le chemin de retour, j'entendais toujours ce lancinant « *si longtemps* », puis cette sonnerie inattendue qui suspendit le temps...



31. Une ultime tentative de réconciliation

D'une mère... à sa fille longtemps sans nouvelles

Chronique no 31, mai 2012

Mars s'était estompé dans le brouhaha des manifestations étudiantes. Puis vint avril avec un brutal et fracassant conflit qui s'enlisait dangereusement. Pantois ou presque devant une telle tragédie sociale, en ce début de mois, je dois avouer que je ne croyais pas écrire à nouveau une lettre aux couleurs pathétiques, au-dessus de ces mêlées perturbatrices. La lettre du dernier espoir !

Au moment où je quittais le Resto Pop à titre d'écrivain public à l'occasion des activités de la Francofête, une délicate dame m'accoste. Elle regrettait de n'avoir pu me rencontrer. Je sentais une peine profonde qui filtrait à travers ses paroles. Une sorte de SOS ultime. Je lui laissai mes coordonnées. Soudain, en ce début d'avril, la sonnerie du téléphone me fit sursauter.

Bonjour Monsieur. Je suis cette personne qui vous a contacté à la sortie du Resto Pop récemment. Vous vous souvenez ? Par cet appel, vous comprendrez à l'évidence que j'ai vraiment besoin de votre aide.

Elle m'expliqua qu'elle arrivait à un certain âge, même à un âge certain, un petit sourire moqueur au coin des lèvres. Elle ajouta avec une légère flexion de la voix que le temps passait inexorablement laissant derrière lui l'histoire de nos vies. Elle voulait réitérer à sa fille, avant qu'il ne soit trop tard, qu'elle souhaitait ardemment vivre des moments précieux, si courts soient-ils, avec elle et ses deux chérubins.

Suite à un terrible tremblement de terre moral, un impitoyable éboulis avait coupé leur route, bloqué toute relation. Aujourd'hui plus que jamais, un ressac puissant avait secoué son être fragile en un tourbillon de vives émotions. J'écoutais attentivement ces mots de mère tout droit sortis d'un cœur en pleine effervescence. Elle insista pour me signifier, par cette lettre de la dernière chance, qu'elle entretenait le ferme espoir que ces écrits-là alimenteront les réflexions de son unique fille, susciteront une saine volonté de rapprochement.

À présent, j'avais l'impression d'être investi d'une mission de la plus haute importance pour cette maman aux prises avec un drame familial. Pas de marge d'erreur dans le choix des mots ! Depuis sept ans donc, une intense et indicible douleur ressurgissait périodiquement et s'abattait sans coup férir sur son âme constamment meurtrie. Elle n'arrivait pas à lessiver les chagrins qui collaient à sa peau.

Ce n'est pas la première fois que des personnes me décrivent les longues traversées d'un désert où les sentiments familiaux meurent à chaque pas. Toujours une situation contre nature difficilement explicable. Cette dame m'avoua péniblement que les aléas de l'existence ne lui avaient pas permis de connaître une vie filiale normale.

De plus, sans grands répit, de dures épreuves l'avaient rudoyée sans ménagement. Pourtant, elle avait puisé dans ses dernières réserves d'énergie pour faciliter son développement. Elle a dû travailler dur en pratiquant cinquante-six métiers de misère pour assurer seule une subsistance quotidienne convenable. Chaque fois qu'elle la laissait, il lui fallait une surdose de courage pour cacher cette mère en pleurs s'éloignant de son enfant adoré.

Aujourd'hui, elle ne voulait plus s'attarder sur ce lointain et difficile passé. Elle s'efforçait plutôt d'en fermer énergiquement les portes, les cadener à tout jamais. Elle était prête à tout pour éviter à l'avenir ces eaux turbulentes qui les avaient brassées en tous sens, qui les avaient emportées à la dérive... si loin l'une de l'autre. Elle me demanda en toute simplicité d'affirmer avec conviction qu'elle avait refait surface. Pour ne pas sombrer, elle s'était finalement accrochée à une bouée de sauvetage : des sessions intenses de thérapie.

Avec une émotion palpable, elle désirait ardemment connaître, caresser, cajoler sa petite-fille comme seule une grand-maman sait s'y prendre. Ce bonheur comblerait ses attentes. Le joli babillage de son petit ange deviendrait pour elle une bienfaitante mélodie, un refrain sans fin. À ce moment unique tant espéré, à ce cadeau offert par sa fille, des larmes couleront certainement, mais ces dernières deviendront des perles qui se cristalliseront à jamais dans son cœur.

Ça fait longtemps que je tourne et retourne dans ma tête ces mots trop lourds de sens. Des mots si pleins de tendresse qu'il me tarde tellement de les déverser en une terre accueillante.

J'espère que cette supplique, et c'en est vraiment une, trouvera un écho dans ton cœur.

Et si tu acquiesces à mon humble demande, je laisse à ton entière discrétion le soin de planifier notre rencontre.

Comme je disais précédemment, j'ai osé fermer les portes du passé, mais c'est pour mieux ouvrir celles du présent, celles de mon cœur de mère.



32. Une personne exceptionnelle

Une intervenante quittant pour un congé de maternité

Chronique no 32, septembre 2012

Il m'arrive parfois dans mes séances d'écriture de toucher au drame profond que vivent certaines personnes. Des humains comme vous et moi que des douleurs quasi viscérales chamboulent. Et quand une main bienveillante leur est tendue, ils la saisissent promptement afin de retrouver le chemin de l'espoir.

Cette journée-là, j'observais distraitement le va-et-vient des regards intéressés, des têtes grises penchées, des solitaires inquiets. Une jeune femme entre en coup de vent. Ses cheveux ébouriffés lui donnaient un air de légèreté inaccoutumée. En m'apercevant, elle semble éprouver quelque hésitation. À peine, devrais-je dire! Elle venait spécialement pour me rencontrer.

Monsieur, qu'elle me dit, nous désirons rendre un hommage bien senti et touchant à une personne exceptionnelle : notre intervenante qui nous quitte pour profiter de son congé de maternité.

Sur un ton précipité, mais combien convaincant, elle voulait, en son nom et en celui de son groupe, parler d'amour à leur intervenante attentionnée et super dévouée qui, quotidiennement, prodiguait à tout un chacun de bons mots généreusement distribués comme autant de rayons de soleil. Nous ressentions sa présence comme un baume qui nous pénétrait et chassait les idées noires, qui nous réchauffait et nous infusait une énergie nouvelle.

À toute heure du jour, elle semait sur son passage des éclats de rire, de joyeuses réparties, comme autant d'invitations à regarder plus haut pour mieux découvrir des morceaux d'un ciel bleu. Intervenir, oui! Mais aussi marquer des vies souvent laissées pour compte. Elle laissait donc libre cours à son enivrante jeunesse pour envahir ces cœurs écorchés.

Cette gentille demoiselle voulait la remercier pour son professionnalisme à préparer chaque fichier avec minutie, à répondre avec diligence et doigté aux multiples appels de détresse, et à préparer de nombreuses activités qu'elle trouvait mystérieusement le temps d'organiser.

En ce moment spécial, le centre d'intervention vibrait à l'unisson pour lui souhaiter de profiter à 100 % de son congé de maternité. Ce qu'il allait être béni des dieux ce fruit de l'amour! Et tous d'ajouter un cri du cœur spontané :

Mais n'oublie pas de nous revenir...
Nous avons tellement besoin de ta dynamique et riche
personnalité.

Sur le chemin du retour, je me suis remémoré ces éducateurs qui ont
marqué ma vie. Ils m'ont accompagné de leur sagesse tout au long de ma
carrière. À l'occasion de cet écrit, je leur rends hommage à mon tour.



33. Une artiste peintre en émoi

À l'occasion de leur 30e anniversaire de mariage

Chronique no 33, juin 2012

À l'occasion de l'ouverture officielle de la nouvelle et exceptionnelle
bibliothèque de Saint-Eustache, j'ai reçu une invitation spéciale : reprendre
ma plume d'écrivain public pour répondre aux demandes des citoyens. Je me
suis senti choyé d'une telle initiative.

Malgré une journée maussade, les amants de lectures ont littéralement
envahi les rayons de livres, les présentoirs de nouveautés et les salles
d'ordinateurs, laissant poindre leur émerveillement au fur et à mesure de leur
visite.

Devant l'immense baie vitrée où je me trouvais, je fixais, à l'occasion
d'un rare clin d'œil du soleil, un paysage à couper le souffle. À travers de
sommptueux trembles, des gouttelettes de lumière dansaient sur l'imposante
rivière des Mille-Îles. Au même moment, j'aperçus une dame aux vêtements
finement colorés qui s'approchait lentement de moi, presque gênée
d'interrompre mon lunatique intermède. Une douceur invitante émanait de
son regard.

**Monsieur, me murmura-t-elle d'entrée de jeu, je suis une
artiste-peintre et aujourd'hui, j'ai volontairement mis de
côté mes pinceaux. J'aimerais plutôt peindre en mots sur
une feuille blanche les sentiments affectueux que
j'éprouve envers mon amoureux, mon mari depuis un
exceptionnel 30 ans en ce même jour.**

Je sentais qu'elle puisait allègrement dans ses souvenirs pour étayer les
vives émotions qui affleuraient dans le présent comme une intarissable source
d'eau fraîche et pure. Une première fois, il y a toujours une touchante
première fois, mademoiselle s'agitait chez des amis, se désolait de devoir
quitter pour aller garder, à la dernière minute, les enfants d'un couple en
peine.

Soudain, le carillon de la porte d'entrée sonna ; elle ouvrit à un charmant jeune homme, entama une simple conversation de politesse, sans prétention, comme prise dans les filets du hasard... Elle m'a alors affirmé, une étincelle de joie dans les yeux, une légère vibration dans la voix, que :

Peu de temps après, nous avons agréablement multiplié
les rencontres, puis, sans hésiter, scellé notre destin par
les liens du mariage.

J'ai alors compris que, depuis, mademoiselle n'a cessé de travailler en son cœur sur une merveilleuse toile et que son cher époux l'a continuellement secondée dans la réalisation de cette œuvre magistrale, choisissant habilement les couleurs appropriées.

Quand elle avait besoin d'un jaune éclatant, il lui offrait la tendresse de ses caresses. Quand elle cherchait le bleu ciel sur sa palette, il lui assurait une franche et sécurisante honnêteté. Il suscitait en elle une inspiration grandissante tel un cadre en or pour circonscrire la volée de ses sentiments.

Souvent, dans l'intimité de leur vie de couple, elle exposait brièvement sa peinture inachevée. Les mots réconfortants de son époux, ainsi que son accueil chaleureux, l'incitaient à peaufiner son précieux tableau intérieur. Parfois, dans le but avoué de créer une ambiance feutrée, son musicien préféré se saisissait, en ces moments privilégiés, de sa guitare pour tirer quelques accords langoureux et attendrissants.

Aujourd'hui, madame, sa compagne de toujours, désirait le remercier, avec son âme d'artiste, de ces bonheurs répétés qu'il a judicieusement répandus sur la trame de son vécu. Comme aux premiers jours, elle voulait continuer de cultiver cette admiration indéfectible qu'elle vouait à son époux tout en cheminant côte à côte sur le sentier de la vie.

Et de-ci de-là, à travers le flot de plus en plus volubile de ses paroles enflammées, quelque trois décennies plus tard, elle parsemait généreusement sur la toile de son cœur les rouges vifs d'un amour serein, impérissable, unique...



34. Une double portion d'amour

Une jeune femme enceinte à son ami

Chronique no 34, juin 2013

Au moment où j'écris ces quelques lignes pour mes fervents et assidus lecteurs et lectrices, une suffocante chaleur ralentit mes ardeurs. Les fidèles

amants des beautés florales caressent plus qu'ils ne piochent des carrés de terre d'où surgiront de ravissantes couleurs... Et cette période de fécondité me rappelle cette semence de mots chaleureux qu'une femme enceinte désirait ardemment déposer sur le cœur de son copain.

Ce jour-là donc, à l'extérieur, un exceptionnel soleil printanier lançait généreusement ses rayons d'espoir sur la clientèle bigarrée qui fréquentait leur Resto Pop préféré.

Des yeux pétillants d'une sereine allégresse m'avaient repéré dans mon coin d'écrivain public, tout au fond de la salle. Une chevelure blonde coulait agréablement sur ses épaules maintenant dénudées. Elle avançait lentement portant devant elle une forme parfaitement arrondie, comme un précieux et très grand bonheur. Elle me salua d'un sourire ineffable.

Bonjour monsieur l'écrivain. En moi, un petit être ne cesse de bouger. Je souhaiterais partager avec mon compagnon les sentiments de forte joie qui m'habitent actuellement.

Je sentais, chez mon interlocutrice, enthousiasme et sincérité. Cet enfant, qui aspirait à la lumière, avait été conçu de cet élan de passion qui les avait soudés l'un à l'autre. Elle comptait lui chanter sur tous les tons que cette minuscule boule de vie, preuve grandiose de leur amour réciproque, la rendait euphorique.

Elle n'ignorait pas que, à la cadence des chaudrons fermement manipulés par son ami, un stress pouvait s'y faufiler. Elle lui proposait alors un remède efficace et facile d'accès en tout temps. Il suffisait de décanter en lui les promesses de délicieuses exaltations, les futurs cris de candeurs, les regards innocents et candides qui lui seraient, sous peu, servis au menu du jour...

Il partirait tous les matins de la semaine avec, sous les bras, une raison d'exister, vivifiante et stimulante. Elle savait pertinemment qu'il travaillait dur, qu'il s'esquintait sur les livraisons, qu'il s'activait à la cuisine. Bientôt, voulait-elle le rassurer, il éprouverait l'impression que sa tâche serait soudainement allégée, que l'horloge sauterait des minutes, car il serait deux à l'attendre au foyer pour passer des moments uniques.

Puis, comme une douce parenthèse qu'elle avait hâte d'ouvrir, elle laissa poindre l'admiration qu'elle ressentait pour l'élu de son cœur. Il possédait un véritable don, me confia-t-elle, celui d'apaiser ses appréhensions devant un avenir incertain.

Cette légère brise secrètement soulevée chassait ces peurs légitimes avant qu'elles n'atteignent le fruit de leur amour. Même jeune, son ami avait acquis une maturité que de pénibles épreuves avaient façonnée comme le fer sur l'enclume du forgeron.

Cette jeune femme, sur le point d'accoucher, me réconciliait soudain avec les aléas de la vie. Avant sa rencontre, j'avais écouté, en ce même endroit, quelques confidences pathétiques. Un vent de positivisme soufflait autour de moi. Elle me quitta vivement émue et satisfaite des mots que je lui avais prêtés.

Longtemps, je l'ai suivie, par la pensée, dans le dédale des rues de Sainte-Thérèse. En sa main anxieuse, elle tenait fièrement une enveloppe dans laquelle deux êtres avaient concocté des « *je t'aime* » de toutes les saveurs...

Ce soir-là, un jeune cuisinier allait recevoir, sous cachet, une double portion d'amour.



35. Les mots, ces semences de guérison

Une fille à sa mère hospitalisée

Chronique no 35, novembre 2013

En cette fin de septembre, l'été s'amuse toujours à distribuer généreusement ses gâteries. Un soleil fou déverse ses rayons de plaisir, repoussant sans vergogne les frissons de l'automne. Je m'inspire donc de cette euphorie inattendue pour rédiger une nouvelle chronique.

Comme à l'habitude, pendant la fête de la francophonie, je m'apprêtais à revivre mes enrichissantes expériences d'écrivain public. Midi n'avait pas encore lancé ses appels à la boustifaille que déjà clients et clientes pénétraient dans leur oasis préférée, des morceaux de lumière accrochés à leurs vêtements dépareillés, leurs tympanes qui résonnaient des croassements annonciateurs d'un printemps hâtif.

Une jeune fille, qui semblait seule, venait d'entrer. Elle s'enregistre, s'arrête, jette un regard circulaire, puis se dirige illico vers moi. Elle me salue gentiment et sans la moindre hésitation m'adresse la parole :

Bonjour Monsieur. Je désirerais faire un cadeau à ma mère qui est actuellement hospitalisée. J'ai besoin de votre aide pour ficeler quelques mots guérisseurs.

J'apprécierais les remettre entre ses mains aujourd'hui même.

Je sentais qu'elle m'investissait d'une mission assez particulière. Il me faudrait, de connivence avec elle, choisir des noms, des adjectifs, des verbes qui irradieraient, dans le cœur de sa précieuse maman, de multiples ondes positives. J'ai immédiatement compris qu'elle croyait fermement aux pouvoirs bénéfiques des écrits.

Elle voulait rappeler à sa maman que la maladie, cette bête sournoise et imprévisible, l'obligeait à effectuer un arrêt obligatoire. C'est pourquoi elle l'incitait à profiter de ce séjour, qu'elle espérait le plus court possible, pour refaire ses forces, toutes ses forces.

Elle m'avoua, soudainement inspirée, qu'elle aurait aimé en ce moment même cueillir, en pleine nature estivale, des gerbes de blé pour décorer les murs de sa chambre, pour embellir cet espace aseptisé, froid et tristounet... À la place, elle avait pensé lui apporter un bouquet de pensées comme autant de fleurs d'un amour revitalisant. Sa mère pourrait alors, en toute liberté, sans restriction, en respirer à pleins poumons leurs parfums aux odeurs bienfaisantes.

Cette charmante demoiselle vouait une respectueuse admiration à sa mère qui, jour après jour, travaillait avec acharnement pour que sa compagnie de publicité se maintienne bien en vie. Cette même dame d'action dans le monde des affaires avait saisi le secret des objets qui devaient parler aux clients.

À son exemple, cette demoiselle se servait de son cœur pour vendre à sa maman les bienfaits d'une lumière intérieure qui propagerait subrepticement la tendresse des délicates attentions. Je sentais vibrer chez cette personne un amour filial profond, imperturbable, à toute épreuve.

Comme autant de cris parfois étouffés par une vive émotion, elle encourageait sa mère à retrouver rapidement le goût de vivre, de pouvoir à nouveau se retrousser les manches, de relever la tête afin d'y découvrir un coin de ciel bleu à travers toute cette grisaille...

Et dans une sorte d'élan quasi mystique, elle invitait sa mère à se collettailler avec cette vie qui valait la peine d'être vécue, d'être chantée à plein gosier, d'être peinte à grands traits de couleurs incandescentes. Au fur et à mesure qu'elle prenait connaissance du contenu de la lettre, ses yeux s'illuminaient de joie. Allègrement, elle s'éloigna, tenant fébrilement ce bouquet de mots, cette semence de guérison... sous enveloppe.



36. La douce euphorie d'un jovialiste

Un homme ... et une lettre pour lui-même

Chronique no 36, mars 2014

Des éclats de voix, des rires sonores et des palabres théâtrales s'amenuisaient tout en douceur. La fin de semaine se pointait déjà le bout du nez, et les habitués du Resto Pop étiraient langoureusement le récit de leurs dernières fredaines. Un murmure incessant couvrait lentement, comme un large manteau à l'étoffe feutrée, les convives rassasiées.

Soudain, dans le cadre de la porte d'entrée, un longiligne monsieur apparut. Un chapeau brun pâle, aux formes délicatement stylisées, flottait sur une abondante chevelure blonde. De sa personne émanait une certaine prestance. Son demi-sourire avenant m'intriguait. Son regard s'attarda un instant sur moi. En moins de deux, il m'avait rejoint.

Bonjour monsieur l'écrivain. Je viens d'avoir une idée.

Surpris ? À peine. Déconcerté ? Non. Il me fallait rebondir comme un ressort. Je m'apprêtais donc à lui poser moult questions afin de saisir les intentions de ce quidam. Et pourquoi pas ? me répétais-je intérieurement. Il me confia que, parfois, il s'arrêtait pour réfléchir, bien calé dans le silence de son modeste appartement tout près du cégep Lionel-Groulx.

Il avait imaginé s'écrire une lettre d'amour pour dire merci à la vie, au lieu de rabâcher en boucle les mêmes insipides malheurs au plat du jour. Une lettre donc qui serait un excellent antidote à la grisaille quotidienne... Les gens oublient d'emprunter des parcelles de temps, pour s'apprécier, pour se regarder dans une glace, pour se reconnaître.

À ce moment, je me suis souvenu d'un héros de roman qui conseillait de se placer devant un miroir, de visionner très attentivement son double, d'insister afin de remarquer tout au fond une autre personne, un soi-même sans faux-fuyants.

Se tenait sûrement devant moi un de ces anachorètes d'autrefois qui, dans le désert, s'offrait des périples intérieurs. Et cet étrange bonhomme de continuer à philosopher sur lui-même :

Parce que je suis positif, j'ai distribué sur mon passage dans le chemin de la vie des bouquets de réussites. À de nombreuses occasions, j'ai semé des graines de choix. Avec un mélange de pluie et de soleil, des fleurs de joie ont poussé en abondance, de toutes les couleurs, comme celles de l'arc-en-ciel.

À ma surprise, je n'avais pas à l'alimenter de questions. Ses mots coulaient sur mes feuilles comme un ruisseau tranquille au sein d'une forêt luxuriante. Il me mentionna sans gêne, sans sourciller le moindrement, qu'il aimait les voyages, les femmes, les copains...

Il se sentait affectueux quand l'amitié lui jasant un bon coup. Avec un passé de 56 métiers 56 misères, selon son expression, il me certifia mériter amplement sa chance de goûter à la vie, versant soleil. J'avais l'impression de gravir à sa suite une majestueuse montagne afin d'en atteindre les sommets, d'en admirer les beautés tout aux alentours étalées dans la lumière frémissante du matin.



37. Ses yeux me parlaient

Une patiente lourdement handicapée... à sa grand-mère

Chronique no 37, juin 2014

J'avais déjà vécu, onze ans plus tôt, une expérience unique à l'insaisissable centre Drapeau-Deschambault. Quand la responsable des activités de la semaine de la francophonie m'a demandé de consacrer deux après-midi dans cet édifice de soins de longue durée, j'ai accepté de revivre ces instants particuliers.

Ce matin du 13 mars, je me suis garé dans l'immense stationnement attenant, maintenant «*payant*». À la réception, un accueil chaleureux m'a stimulé dans ma démarche d'écrivain public auprès d'une clientèle aux prises avec des souffrances physiques et morales qui les poursuivent sans relâche, souvent sans espoir, quotidiennement.

La préposée aux activités de détente m'a reçu avec courtoisie, me remettant séance tenante une liste d'une quinzaine de demandes. La première journée, j'ai déambulé dans un véritable labyrinthe à étage, aux allées encombrées de fauteuils roulants, de béquilles, de personnes essayant péniblement d'aller quelque part... seules ou soutenues par de patientes et affables aides.

J'ai également remarqué des parents ou bénévoles portant généreusement assistance au personnel assigné à ces tâches. J'ai failli céder au découragement devant des chambres vides, de brusques réponses négatives, de gens dont la mémoire s'était retirée...

À ma deuxième journée, alors que je croyais ma cause perdue d'avance, une patiente, complètement immobilisée dans son lit, esquissa un léger sourire. Sa main gauche s'agita soudain, se souleva lentement comme

pour me supplier d'attendre un peu... que les mots suivraient ! Je perçus alors un oui réservé, presque gêné, pour écrire à une personne qu'elle chérissait : sa grand-mère. Son regard s'illuminait peu à peu laissant poindre une bienfaisante fébrilité intérieure.

J'avais l'impression de devoir lire, non pas sur ses lèvres, mais dans ses yeux, tant ils me parlaient. Comme de frêles papillons toutes ailes déployées, les mots aux multiples couleurs de l'émotion voletaient vers moi. Chaque fois, sa main réquisitionnait ma patience.

Même immobilisée, cette courageuse jeune femme voulait rassurer sa grand-mère, que des soins appropriés à sa condition lui étaient prodigués par des infirmières gentilles et attentionnées. J'étais médusé. Chaque expression réveillait en moi une panoplie de sentiments où compassion et admiration s'amalgamaient étrangement.

Elle avouait, bien sûr, que son « *jeune* » corps lui avait joué un vilain tour puisqu'il ne lui obéissait plus. Mais elle insistait ; tout au fond d'elle-même, un cœur battait chaleureusement. Au fur et à mesure que je décodais son message parfois troué, quoiqu'éloquent, j'étais convaincu qu'elle était toujours capable d'aimer très fort. Elle puisait dans sa force intérieure l'énergie suffisante pour vivre convenablement, pour accepter de façon positive chacune des minutes qui lui étaient si parcimonieusement prêtées...

Pour elle, la venue d'un être chéri emplissait son unique milieu de vie d'un flot de lumière qui lui faisait grand bien. En ces « *rare*s » moments privilégiés, elle goûtait chacune des paroles de son aïeule comme un doux miel apaisant, comme un élixir de tendresse.

Sa mémoire pouvait flancher à l'occasion, mais pas au point d'oublier tout ce que sa grand-mère avait fait pour elle et son frère, il y a de cela tellement longtemps... J'étais certain que ces phrases, que je venais de dérouler délicatement sur du papier à lettres, reflétaient parfaitement son état d'âme. Son regard et son ineffable sourire me remerciaient avec intensité.



38. Loin là-bas, une rencontre inattendue

Une jeune épouse à son beau Français

Chronique no 38, novembre 2014

Pour quitter cette semaine mouvementée, éprouvante pour notre gentille démocratie où « *tout le monde est beau, tout le monde est fin* », je ferme les yeux et tourne cette page innommable des horreurs de la violence

idéologique, religieuse et politique qui viennent d'entrer chez nous, par la grande porte...

Puis, lentement, délicatement, j'entrouvre les yeux. J'aperçois alors, à travers les fenêtres de mon bureau, mon magnifique érable. Comme un paon majestueux, il déploie son vaste gilet de couleurs automnales. Une imperceptible brise agite soudainement ses bras tentaculaires pour y laisser choir sur le gazon endormi une pluie de dentelles d'un jaune pâle, à la limite de la transparence.

Dans un tel contexte, j'ai choisi de vous raconter l'histoire d'une belle Québécoise et de son beau Français. Alors qu'un soudain crachin ouvrait à peine les parapluies au festival de la galette, une jeune femme longiligne, élégante, joliment vêtue d'un long manteau rouge dirigeait son regard vers mon kiosque d'écrivain public.

Sous des verres aux montures légèrement foncées brillaient deux billes rondes, perçantes, intrigantes. Elle poussait un carrosse où dormait paisiblement un bébé que le tintamarre environnant ne dérangeait guère. À quelques pas de là, un papa attentif suivait de peine et de misère les tracés impromptus de son bambin en proie à la fébrilité ambiante.

J'aimerais profiter de votre plume pour écrire un mot à mon aimable époux qui s'amuse fermement devant nous avec notre petit garçon pendant qu'ici notre poupon gambade silencieusement au pays des merveilles.

La morosité du temps n'arrivait même pas à éteindre l'aura d'exubérance qui l'enveloppait en cet anniversaire de vie commune : onze ans bien comptés... Les années écoulées, semble-t-il, n'avaient point entamé l'enthousiasme des débuts de leur relation.

D'un même souffle, elle me confia les premières heures de leur rencontre. Un vrai conte de fées, vous dis-je. En ce temps-là, cette mignonne « *damoiselle* » avait décidé, sans trop prévoir l'idylle qui la guettait, de se payer le luxe d'un stage de graphiste chez nos cousins de France.

Un soir donc, alors qu'une incontrôlable nostalgie commençait à étaler son voile de tristesse, elle repoussa d'un seul geste volumes, crayons, compas, règles et autres instruments de labeurs. Elle sortit. Son âme avait besoin de se ressourcer. Après avoir bifurqué sur une rue tranquille, un air charismatique l'entraîna soudain vers un sympathique bistro. À l'intérieur, après quelques hésitations, elle s'approcha de la scène, ses pupilles maintenant habituées à la pénombre enveloppante. Tout près, des doigts agiles et délicats parcouraient les cordes d'une guitare rutilante avec un sens musical indéniable. Paroles et notes s'amalgamaient en de voluptueuses

spirales, puis s'envolaient comme des volutes de fumée à la fois insaisissables et irrésistibles.

Le rythme soutenu du guitariste-chanteur donnait une valeur ajoutée à chacune des phrases, à chacune des strophes de sa chanson. Sur le coup, surprise par la qualité littéraire exceptionnelle des textes, elle m'avoua spontanément être demeurée abasourdie, subjuguée, fascinée... Et pourquoi ne pas le clamer : conquise.

J'étais en proie à d'étranges frissons intérieurs qui délogeaient subrepticement la mélancolie d'une étrangère qui s'ennuyait de sa province, de ses proches, de ses amis.

Et depuis, elle continue d'admirer le don de la créativité chez son homme, chez son artiste préféré... Elle voulait lui redire sans cesse son étonnement devant ses richesses intérieures. Il sait chanter les choses du quotidien de si jolie façon, comme un doux zéphyr qui étire sa mélodie dans le vert feuillage d'une insondable forêt.

Aujourd'hui, papa et maman peuvent fêter allègrement leur joie de vivre. D'ailleurs, tous deux ont scellé leur affection réciproque par un miracle de la nature : deux charmants enfants égayent leurs soirées de leurs chatoyants gazouillis. Une récompense inestimable après une dure journée de travail. Elle insistait : c'est un privilège de toujours compter sur une personne de cette trempe, sur ce père super. Par ces mots empreints de démesure, elle voulait témoigner son amour intense. Elle tenait en sa main la précieuse lettre, un sourire radieux accroché à ses lèvres. Elle poussa de nouveau son carrosse... tout en fredonnant un couplet connu que son beau Français avait si bien interprété, ce jour-là, loin là-bas.



39. Ça existe encore... la reconnaissance?

Une jeune fille reconnaissante à sa mère adorée

Chronique no 39, mars 2015

Cette année, le Québec a croulé sous la neige et le froid. Au moment d'écrire cette chronique, je suis quand même bien camouflé à l'intérieur, près d'un foyer aux effluves capiteux. Cependant à l'extérieur, qu'il était saisissant ce blanc manteau qui cachait le silence des choses !

Cette froide atmosphère, aussi sclérosée qu'impressionnante, m'a rapproché de la chaleur des cœurs. Et j'ai pensé au noble sentiment de la reconnaissance. Dans notre monde des contacts médiatiques instantanés, peu importe la distance, je me suis sérieusement posé la question : « *Le merci*

spontané, dans la banalité du quotient, existe-t-il encore?» La populaire tablette, impersonnelle et ensorcelante, est-elle en train d'écraser un si naturel besoin de l'être humain ?

Pourtant cet été, alors qu'une humidité impitoyable nous traversait de part en part, alors qu'une pluie torrentielle s'abattait brusquement sur les joyeux festivaliers, une jeune fille s'est soudainement glissée sous mon kiosque d'écrivain public. Son regard brillait d'une étrange luminosité. Une certaine hâte de la parole s'affichait déjà sur ses lèvres entrouvertes. Un temps mort ! Puis la digue verbale céda :

Monsieur, je désire trouver des mots qui diraient l'entière reconnaissance que je voue à ma mère chérie. Votre aide me serait d'un précieux secours.

Ces mots d'une légitime tendresse, elle voulait les lancer à la volée comme autant de monarques aux ailes déployées. Elle voulait les déposer délicatement sur le cœur de son admirable maman. Oui, de cette maman unique qui avait modulé sa vie au rythme d'une empathie exceptionnelle pour les êtres qui l'entouraient : son père, son frère et tous ceux et celles qui requéraient son aide, et ce à n'importe quelle heure, de jour ou de la nuit.

Sans que j'aie à intervenir de quelque façon que ce soit, elle débitait en un flot continu les souvenirs qu'elle avait précieusement engrangés dans sa mémoire. Toute sa personne vibrait en se remémorant un à un tous ces beaux moments de son existence. Cette héroïque maman avait pourtant éprouvé son lot de malheurs.

Dès son jeune âge, coup sur coup, elle avait perdu ses père et mère. Son être alors si fragile avait sombré dans une profonde dépression. Des douleurs indescriptibles submergeaient à la fois son âme et son corps. Mais grâce à une force intérieure inébranlable, elle a su relever la tête rapidement, car elle croyait au nouveau soleil qui pointait à l'horizon.

Pendant la mise à jour de ces réminiscences d'un lointain passé, j'avais peine à capter toutes ses idées. Tantôt je compatissais à tant de souffrances, tantôt j'admirais cette étonnante capacité de résilience. Elle s'était retroussé les manches, au propre et au figuré, en prenant en charge la maisonnée.

Plus tard, après avoir fondé sa propre famille, une autre épreuve l'attendait au détour. Une maladie dégénérative avait sournoisement handicapé son époux. Pendant 19 ans, jour après jour, par ses gestes affectueux, par ses paroles réconfortantes, elle lui avait apporté douceur et tendresse... grâce à un don ineffable : celui de pouvoir s'oublier pour soutenir les âmes en peine. Un jour, elle a même dû, pour subvenir aux besoins de sa

petite famille, intégrer le marché du travail comme secrétaire administrative dans une commission scolaire.

Aujourd'hui, sa grande fille désirait marquer un temps d'arrêt, la remercier infiniment pour son inlassable dévouement d'antan. Elle se rappelait, comme si c'était hier, cette suave odeur qui nous attirait au retour de l'école ; une odeur faite de l'amour d'une mère contente de les apercevoir, puis de les gâter ; et à l'occasion, une odeur, plus sensorielle celle-là, s'échappant de sa fameuse tarte au sucre.

Cette charmante demoiselle tenait aussi à souligner ces fréquents moments de magie que sa mère savait mettre dans la préparation des fêtes et des anniversaires. Chaque fois, de jolies surprises touchaient leur cible.

Chère maman, à l'occasion de ta prise de retraite, je veux que tu ralentisses un peu. Pourrais-tu, en cette nouvelle étape de ta vie, penser beaucoup à toi pendant que moi je pense toujours à toi ?

À ces remerciements, elle ne cessait de rappeler, avec une touchante sincérité, que sans les exemples de courage de sa mère, que sans ses appuis incessants, elle n'aurait pas atteint son niveau de vie actuelle. Et pendant qu'elle s'en allait, sa précieuse lettre en main, presque en batifolant, je ressentais une sorte d'apaisement. Oui, la reconnaissance existera toujours... chez les âmes bien nées !



40. La brise de l'amitié sans le poids du temps

Un cœur de 90 ans à son amie mécène

Chronique no 40, juin 2015

Avant de pouvoir se lier d'amitié avec quelqu'un d'autre, il faut être ami avec soi-même.

Eleanor Roosevelt.

Vous ne serez sans doute pas surpris, chers lectrices et lecteurs fidèles, que je rédige cette 40e chronique sous le thème d'une indéfectible amitié que j'ai rencontrée encore palpitante dans un cœur de 90 ans.

En pénétrant dans sa chambre, j'aperçus un homme très âgé, assis confortablement dans son fauteuil tout près de la fenêtre, alors qu'il s'abreuvait, à large lampée, de la lumière du jour. Son sourire affable chantait la joie de m'accueillir. Et ses yeux humides et pétillants défiaient l'exiguïté des lieux qui allaient soudain prendre la dimension de l'immense étendue de ses souvenirs impérissables.

Monsieur, je désirerais écrire à mon amie d'enfance que j'ai tour à tour chérie du nom de « cousine », « tante » et « maman », pour la remercier de son exceptionnelle bonté.

L'âge vénérable de ce patient n'avait pas ralenti sa verve jubilatoire où les mots se bousculaient trop contents de sortir à l'air libre. Il me confia alors qu'il avait allègrement bourlingué dans sa vie, ayant fait le tour du monde plusieurs fois. Dans la trentaine avancée, avec une fierté non dissimulée, il m'avoua en toute candeur qu'il avait piloté le fameux avion de transport militaire, le **Lockheed C-30 Hercules**, en pleine guerre, sous le feu nourri des Allemands au sol.

Tout en l'écoutant, ma pensée se mit à dériver quelque peu. Assez curieusement, pendant qu'Antoine de Saint-Exupéry, dans son minuscule avion-courrier, livrait l'espoir sous enveloppe cachetée, notre soldat-aviateur crachait, de ce monstre des airs, la mort sous cachet d'acier. Mais, au cours des ans, son optimisme naturel avait écrasé, depuis belle lurette, ces inévitables missions commandées de destruction aveugle.

Aujourd'hui, confiné dans sa cabine d'hôpital, il était bel et bien aux commandes, manipulant avec dextérité chacun des cadrans de ses souvenirs. Très tôt, son amie de jeu, Micheline, venait régulièrement chez lui. Plus tard, une fois adulte, au retour de ses escapades à travers le monde, il aimait se retrouver en sa présence. Ce conquérant des vastes espaces ne tarissait pas d'éloges à son endroit.

Absences prolongées et vicissitudes de l'existence n'ont jamais altéré la source de leurs échanges. Il se sentait privilégié de constater qu'il bénéficiait quotidiennement de sa grande générosité. À l'occasion, elle lui répétait : « *Demande-moi n'importe quoi, et je serai là pour toi.* »

Quand la sournoise solitude cogne à la porte et s'approche à pas feutrés de son âme, il réagit promptement en la chassant grâce à cet écho réverbérant de cette phrase magique. Ça lui fait alors grand bien et les heures s'égrènent plus sereinement.

Un jour, elle vient le chercher pour une balade. Sans qu'il le laisse voir, son cœur bat la chamade. Tout excité, il emboîte le pas. Jamais il n'oubliera cette visite surprise effectuée chez le notaire pour rendre officiels les grands débordements philanthropiques de son amie. D'une seule et magnanime signature, elle lui assurait un soutien financier à vie.

Comme sur un écran fluorescent, je regardais avec étonnement cet homme me narrer les épisodes rocambolesques d'une vie bien remplie.

L'usure du temps avait, bien sûr, gravé son empreinte sur sa figure, mais n'avait pas atteint son sourire avenant.

Cette incroyable amitié, tout droit sortie d'un conte de fées, était née comme ça, sans raison, au gré des enthousiasmes de la jeunesse, au rythme des retrouvailles renouvelées. Malgré l'âge qui harcèle inexorablement, une telle flamme ne peut que gagner en vigueur.

En serrant la main tendue de cet homme à la fois ému et ravi, j'ai compris que le temps fortifie une véritable amitié, comme une brise née à l'aube et qui rafraîchit encore au nostalgique crépuscule du soir.



41. La comédienne et le maître d'œuvre

Une comédienne clame son admiration à son maître en théâtre

Chronique no 41, novembre 2015

À l'automne des saisons, ce sont les feuilles
qui meurent.

À l'automne de la vie, ce sont nos souvenirs.

Flor Des Dunes.

Vous avez sûrement rencontré, au cours de votre vie, une personne qui vous a influencé au moment même où les astres s'alignaient favorablement pour vous. Sans l'aide précieuse de ce maître, peut-être auriez-vous erré longtemps, trop longtemps? Par cette chronique, j'aurai le plaisir de vous livrer le témoignage illustrant un tel virage à 160 degrés.

Cet été, au festival de la galette, une journée magnifique avait convoqué une immense foule de curieux, une foule heureuse de manifester bruyamment leur joie de vivre. Je venais tout juste de terminer l'écriture d'une lettre quand soudain, non loin de mon kiosque, deux personnages, pour le moins bizarres, provoquaient un attroupement tumultueux.

Un monsieur assez bien crêté, mais avec chapeau tout cabossé d'où débordaient des couettes de cheveux hirsutes, jouait le clown sérieusement aviné, à l'allure dangereusement chambranlante, et qui marmottait maladroitement un langage quelque peu sibyllin.

À ses côtés, une religieuse fictive, dont la cornette batifolait allègrement sous l'impulsion d'une gestuelle incroyable, distribuait généreusement ses éclats de bonne humeur à tout venant. Des loustics lui posaient de gênantes questions sur sa vie intime de cloîtrée. Et les réponses, comme les flèches de l'héroïne du film **Hunger Game**, fusaient illico vers ces interlocuteurs, provoquant de fous rires à peine contenus.

Puis une accalmie. La mystique religieuse se recueillit un instant, virevolta, à la surprise générale, et dirigea ses pas vers mon kiosque tout en m'interpellaient avec une mimique entendue :

Tantôt à la fin de cette tournée, je vais me changer et revenir vous voir. J'ai un hommage à rendre à une précieuse personne.

Aussitôt dit, aussi disparue parmi les badauds conquis par ses propos irrésistiblement désopilants.

Peu de temps après, elle me rejoignit pour me narrer son étonnante rencontre avec un véritable mentor. Elle me confia donc qu'elle avançait difficilement dans son quotidien, traînant péniblement le boulet d'une encombrante nature timide.

Un jour, alors qu'elle déambulait sur la place publique, une affiche brinquebalante devant une maison ancestrale, lui sauta presque littéralement aux yeux : **Petite comédie**. «*Voilà qui est fait pour moi!*», se dit-elle intérieurement.

Je sentais déjà assez perceptiblement l'intense émotion qui colorait chacune de ses révélations. En parlant ainsi de son professeur d'art dramatique qu'elle qualifiait d'extraordinaire, elle avait l'impression de déclamer sur une vaste scène, devant un public médusé, un dithyrambique poème déclinant en flots continus les qualités d'un grand humaniste.

Ce maître du théâtre, ne comptant guère son temps, toujours à l'écoute des besoins de tout un chacun, l'impressionnait à chaque répétition par son remarquable professionnalisme. Surtout à ses débuts comme figurante, quand elle se colletait avec un texte ardu, le maître marquait alors une pause, lui apprenait à respirer pour calmer sa panique, l'aidait à recoller les morceaux, à reprendre du collier.

Avec son éternel café à la main, il savait être réconfortant en toute circonstance. Le métier d'acteur ne s'avère pas toujours de tout repos, me murmura-t-elle. Parfois la confiance prend de ces glissades... En sa compagnie, escalader les monts les plus abrupts, éviter les aspérités du terrain et s'éloigner du dangereux précipice des erreurs d'interprétation devenaient pure routine.

Aujourd'hui, elle voulait tout simplement le remercier. Elle ne doutait plus de ses capacités grâce à sa façon unique de lui communiquer énergie et enthousiasme lors de la mise en scène d'une nouvelle pièce. À titre d'encouragement, il lui adressait à l'occasion un candide clin d'œil qui lui valait bien des mots.

Déjà, sous un soleil déclinant, les gens quittaient les lieux. Une dernière lettre venait d'être soigneusement pliée, insérée dans une enveloppe et remise à sa propriétaire. Une comédienne, à un amant du théâtre et également à un amant inconditionnel de la musique, apportait sous scellé la mélodie d'un vibrant hommage à son mentor exceptionnel.



42. Une réconfortante parenthèse de mercis

Un client du Resto Pop remercie ses amis et les responsables
Chronique no 42, juin 2016

La reconnaissance est la mémoire du cœur.

Hans Christian Andersen

Depuis plus de huit ans déjà, je me pointe au Resto Pop de Sainte-Thérèse dans le cadre de la fête de la francophonie. Pendant cette semaine, sous l'aile de l'association Québec-France, je « *prête ma plume pour écrire un mot* » comme le suggère l'éternelle comptine de « *mon ami Pierrot* ».

Bon nombre de ces braves gens de toutes les conditions traversent un impitoyable désert, penchés sur leurs misères, prêts à basculer dans un désespoir sans retour. Leur seul et unique désir : trouver une oasis pour apaiser leur soif...

Au printemps dernier donc, je m'installe discrètement au fond de ce restaurant, disposant d'un léger isoloir. J'étale mes tableaux invitant les personnes à me rencontrer. Je jette pensivement un regard circulaire. Autour de moi, tout respire une propreté invitante.

Un monsieur, à l'allure hésitante mais bon enfant, tombe sous mon champ de vision. Je l'observe attentivement. J'ai la curieuse impression qu'il traîne une lourde charge émotive sans pour autant céder sous le poids d'une tristesse accablante. Soudain, il se redresse, me fixe un instant et s'approche.

J'aimerais, aujourd'hui même, avec des termes bien spéciaux et chaleureux, remercier mes amis et responsables du Resto Pop.

Sa demande, que je qualifierais quasiment de « recours collectif », m'étonne un peu. En effet, son élan de reconnaissance, il voulait impérativement, avec mon aide, l'afficher visiblement sur le babillard à l'entrée du restaurant. Quand, au début de mon texte, je faisais allusion aux difficiles méandres dans lesquels un être humain devait se débattre au cours de sa vie, je pensais justement à ce personnage.

Récemment, il avait vécu moralement une pénible épreuve. Son épouse, après une courte, mais foudroyante maladie, s'était éteinte, laissant derrière elle de grands champs dévastés.

Monsieur s'apitoyait dangereusement sur lui-même. Il ne voyait devant lui que désolations et ruines. Son corps ploiyait sous la douleur. C'est à ce moment qu'une voisine charitable lui a tendu la main. À travers tous les chambardements qu'une telle mort prématurée et inexplicable a provoqués, elle l'a guidé.

Peu à peu, m'a-t-il confié, il a émergé lentement de cette noirceur qui l'empêchait de voir au loin. Là-bas, à l'horizon, une imperceptible éclaircie commençait à poindre. Il venait de pénétrer, grâce aux judicieux conseils de sa nouvelle mentore, dans la salle du Resto Pop.

Une ambiance générale de bienvenue, d'accueil et de chaleur humaine l'a surpris, enveloppé, conquis. Puis il a récidivé, rencontrant, selon ses propres dires, des « *personnes parlables* »... Petit à petit, il rechargeait ses batteries jusque-là complètement à plat.

Chacun et chacune, de confiance en confiance, lui ont appris que tous transportaient un bagage de problèmes parfois fort complexes. Lors de ces échanges répétés, personne n'avait de parti pris et personne n'était « joué » sur un artificiel piédestal.

Il me répétait sans cesse les bienfaits d'un tel lieu de rencontres. En y mettant une sympathique emphase, il remerciait le personnel qui le gâtait régulièrement. D'excellents repas nourrissent bien sûr le corps, mais alimentent aussi l'âme de saines pensées. Des gens affables et attentifs ne ménagent pas leurs efforts pour servir tout un chacun. Ça reconforte pour la journée... le temps d'un dîner.

Quand je lui ai remis son texte délicatement calligraphié, il s'est empressé d'aller épingle ses mots de reconnaissance sur le babillard. Je suis certain que ses amis et les responsables du Resto Pop ont dû apprécier au plus haut point cette décharge de mercis...



Voir ci-après ---->

Les appendices

A - La correspondance Entre chroniques et lettres

À partir des lettres numérotées de 1 à 164, v. 1

Les chroniques Les lettres

- # **5.** Lettre d'amour à une octogénaire - **n° 29**
- # **6.** D'un jeune enfant de 10 ans à sa maman - **n° 22**
- # **7.** D'une adolescente esseulée à son bébé de six mois - **n° 81**
- # **10.** Mots d'encouragement à un homme en déprime - **n° 68**
- # **11.** Un jeune bûcheron à sa chère ébéniste - **n° 34**

- # **12.** D'une mère à ses enfants re : suicide de leur frère - **n° 102**
- # **13.** D'une cartomancienne à sa sœur décédée récemment - **n° 17**
- # **14.** De la part d'un valentin audacieux - **n° 74**
- # **15.** Comme le roc vif qui défie le temps - **À tout Seigneur - n° 9**
- # **16.** L'héritage affectif d'une mère à ses trois enfants - **n° 127**

- # **17.** Une conjointe enceinte à son nouveau compagnon - **n° 14**
- # **18.** Une demande de deux sœurs jumelles - **n° 27**
- # **20.** Une mère à son fils... d'une deuxième union - **n° 30**
- # **33.** À l'occasion de leur 30e anniversaire de mariage - **n° 136**
- # **38.** Une jeune épouse à son beau Français - **n° 149**

- # **39.** Une jeune fille reconnaissante à sa mère adorée - **n° 154**
- # **41.** Une comédienne admirative de son maître en théâtre - **n° 159**

Voir ci-après : ---->

La correspondance suite...

Entre chroniques et lettres

À partir des lettres numérotées de 165 à 190, v. 2

Les chroniques Les lettres

- # 8. Une résidente aphasique à son amie en France – n° 166
- # 9. Un homme atteint « Parkinson » à son épouse chérie – n° 167
- # 19. Une mère et sa fille de 12 ans en institution – n° 220
- # 21. Compte-rendu d'une soirée - **Créations littéraires** - n° 18
- # 22. Une dame âgée à son frère en déprime – n° 216

- # 23. Une demande au tribunal de la jeunesse - n° 229
- # 24. Une demoiselle désespérée... à son ami en prison – n° 219
- # 25. Une lettre d'amour à une jeune étudiante en théâtre - n° 224
- # 26. À la suite d'une démonstration – n° 226
- # 27. Un fils à sa mère âgée et vénérée – n° 233

- # 28. Une épouse à son mari, en couple depuis 40 ans - n° 235
- # 29. Une réceptionniste à une amie précieuse – n° 237
- # 30. D'une mère... suite à un appel de sa fille... - n° 178
- # 31. D'une mère longtemps sans nouvelles ... à sa fille - n° 257
- # 32. Une intervenante quitte pour un congé de maternité – n° 177

- # 34. Une jeune femme enceinte à son jeune ami – n° 218
- # 35. Une fille à sa mère hospitalisée - n° 263
- # 36. Un homme ... et une lettre pour lui-même - n° 261
- # 37. Une patiente handicapée... à sa grand-mère – n° 269
- # 40. Un cœur de 90 ans à son amie mécène – n° 282

- # 42. Un client reconnaissant du Resto Pop - n° 287

Voir ci-après : --->

B - Les mises en situation : la cueillette des données ...

Manier des mots pour changer des vies

1. Identification

Vous même... L'être visé...

2. STATUT

Âge, nombre d'années ensemble. Marié, conjoint de fait, famille reconstituée. Enfants; adoption. Rencontre récente, nouvel amour.

3. PERFECTIONNEMENT :

Secondaires, universitaires. Spécialités, métiers. Administration, informatique, comptable, ingénieur...

4. TRAVAIL:

Manuel, intellectuel, régulier. Patron, cadre, employé.

5. PREMIÈRE RENCONTRE :

Ce qui vous a frappé... les circonstances de la rencontre, événements inusités, voisinage, connaissances antérieures...

6. QUALITÉS

Physiques et morales; sentiments éprouvés en sa présence; émotions ressenties à son contact.

7. PARTICULARITÉS

Petits défauts pour en rire, faire de l'humour. Habitudes, manies, gestes inconscients, récits croquants, faits cocasses... Marotte, mots souvent répétés, tiques... Surnom.

8. RÊVES

Souhaits présents ou futurs, les projets en friche, au travail ou à la maison. Des rêves réalisés... en voie de le devenir.

9. GOÛTS

Arts, musique, peinture, jardinage. Passion pour... Couleurs préférées. Émission préférée à la télé... Façon typique de s'habiller : casquette, bottes, veston de cuir, chapeau, etc.

10. LOISIRS :

Travail comme AB. Pratique de sport. Aventurier. Voyage, expédition...

Jean-Paul Richer, Écrivain public



Fin